N° 283 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

Phot. Associated Press.

L'AMBASSADEUR D'ESPAGNE A L'ÉLYSÉE

Le nouvel ambassadeur d'Espagne à Paris, S. E. M. Aguirre de Carcer, a remis au président Vincent Auriol ses lettres de créance, consacrant ainsi le rétablissement des rapports diplomatiques normaux entre la grande nation ibérique et la France. La Grande-Bretagne et les États-Unis ont également renoué, on le sait, avec l'Espagne, dont cette reprise de relations laisse prévoir la prochaine rentrée dans le concert des puissances occidentales.

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE »

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	446,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9,15	11
	Un an...	14	18	18,25	22
CANADA (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10,08	12,23
	Un an...	15,15	19,84	20,15	24,45
PORTUGAL (escudos)	6 mois...	202,75	258,50	262,75	318,50
	Un an...	405,50	517	525,50	637
SUISSE (francs suisses)	6 mois...	30	38,25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

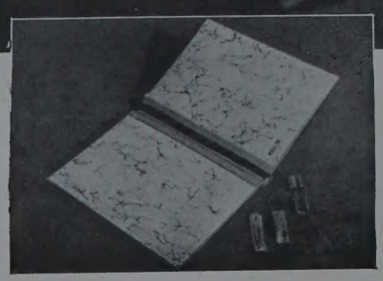
AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.



2 modèles

N° 6 : pour 1 trimestre . . . . . 500 fr.
N° 8 : pour 1 semestre . . . . . 520 fr.
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures, la paire . . . . . 60 fr.
(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 reliure . . 110 fr. | Pour 2 reliures. 140 fr.

Pour « France-Illustration littéraire et théâtrale »
Un semestre . . . . . 375 fr.
Clefs de montage . . . . . 60 fr.
FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 ou 2 reliures . . . . . 110 fr.

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE

France ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Il vous faut une

RELIURE MOBILE SPÉCIALEMENT CONÇUE A CET EFFET ACLE

RETROUVEZ LA SANTÉ

Et

PASSEZ DE BELLES VACANCES EN

AUVERGNE

qui vous offre dans un cadre magnifique
LES CURES BIENFAISANTES
ET LES MULTIPLES DISTRACTIONS DE

Ses

6 GRANDES STATIONS THERMALES

LA BOURBOULE (850 M.) *Affections respiratoires - Asthme - Lymphatisme - Maladies de la peau - Anémies - Soins thermaux du visage.*

CHATEAUNEUF (380 M.) *Neuro-Arthritisme - Rhumatismes - Maladies de la nutrition.*

CHATEL-GUYON (400 M.) *Intestin - Foie Colibacillose - Entérites infantiles et coloniales.*

LE MONT-DORE (1050 M.) *Asthme - Affections respiratoires - Maladies du Nez et de la Gorge - Troubles de la Voix.*

ROYAT (450 M.) *Cœur - Artères - Circulation - Artérite oblitérante - Spasmes vasculaires.*

SAINT-NECTAIRE (700 M.) *Albuminuries Néphrites et néphroses - Pyélonéphrites.*

Pub. JOUVE N° 52

René Ravo

Apprenez l'Anglais* tel qu'on le parle en Angleterre

Aucun livre ne peut vous apprendre à parler une langue étrangère correctement.

Pour y parvenir, il vous faut entendre l'accent, le rythme, les mots usuels du langage courant. Linguaphone vous apprend facilement par cette méthode rapide et correcte. En moitié moins de temps qu'il n'en faut d'habitude, elle vous permet de parler, lire et écrire une langue — et, surtout de comprendre quand on vous parle. Ce n'est pas un travail ardu : dès le début vous vous trouvez dans l'ambiance des conversations du boulevard, du café, de la plage, etc.

Consacrez-y seulement quinze minutes par jour, — chez vous, quand vous le désirez — et dans trois mois vous pourrez vous exprimer librement dans n'importe quelle langue de votre choix.

Renseignez-vous sur cette unique et moderne méthode pour apprendre les langues. Postez le coupon ci-dessous. Tous les détails vous seront envoyés gratuitement par retour. LINGUAPHONE existe en 21 LANGUES y compris : Anglais, Espagnol, Allemand.

LINGUAPHONE pour les langues

* ou une de ces 21 langues

ESPAGNOL ☐ ALLEMAND ☐
PORTUGAIS ☐ ITALIEN ☐

Autre langue .....

Indiquez la langue de votre choix ainsi que les raisons pour lesquelles vous désirez l'apprendre.

Raisons .....

NOM .....

ADRESSE .....

A l'Institut Linguaphone (Dép. K.46) 12. r. Lincoln (Champs-Élysées) PARIS.

Veuillez m'envoyer gratuitement votre livre de 28 pages sur Linguaphone et les détails pour faire un essai gratuit de 8 jours chez moi.

Pour la Belgique: 18, r. du Méridien. Bruxelles.

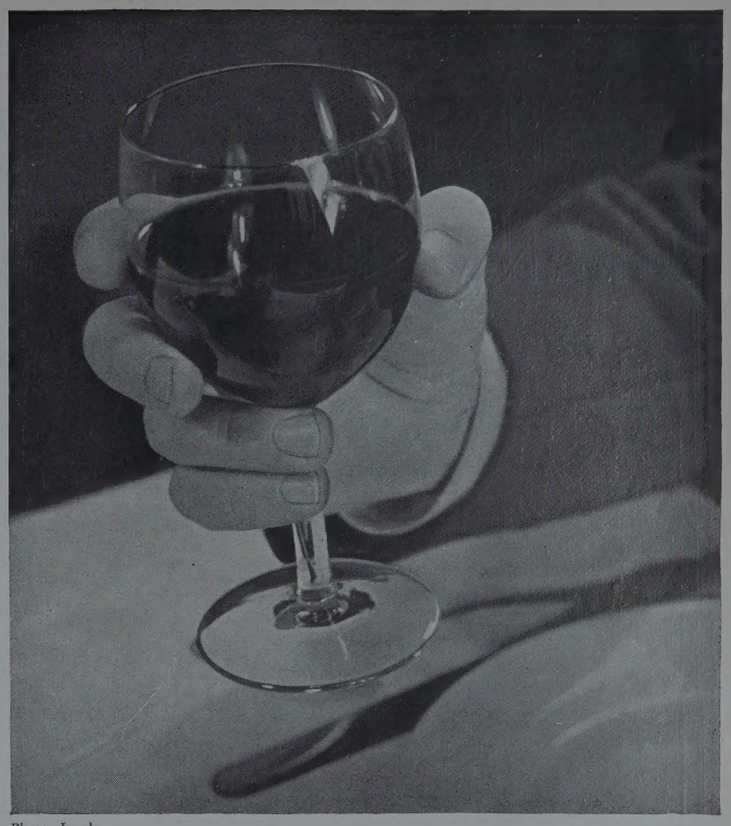


Photo Landau.

COMMENT ON DÉGUSTE UN GRAND VIN

Ce qui différencie un grand vin d'un autre grand vin? Ce sont des nuances subtiles, délicates, que seul un homme de goût peut déceler.

D'abord la couleur, qui doit être brillante, limpide, agréable : il importe donc de verser ce grand vin dans un beau verre, délicatement, afin de ne pas le choquer au contact de l'air. Puis, pour le plaisir des yeux, on l'examine par transparence. La couleur et la limpidité varient d'un cru à un autre cru, d'une année à une autre année, et les nuances sont très grandes.

Ensuite les parfums, qui varient à l'infini. Il faut sentir ce grand vin avant de le boire. En humant le Saint-Georges, vous y trouverez, en plus du parfum de la violette, les senteurs épanouies d'un beau jour d'été.

Enfin il est permis de boire ce grand vin... délicatement et avec respect ; il faut le boire doucement pour y découvrir les nuances de sa saveur, il est onctueux, velouté, léger, moelleux, riche, corsé...

Et, s'il s'agit du CHATEAU SAINT-GEORGES, GRAND CRU SAINT-GEORGES, SAINT-ÉMILION, en posant votre verre vous ajouterez : IL EST AIMABLE.

IPP

Faites-vous envoyer une caisse de 25 bouteilles de vin rouge GRAND CRU SAINT-GEORGES SAINT-EMILION 1948 mise du château, récolté exclusivement sur ma propriété, au prix de :

6.500 FRS LA CAISSE, FRANCO

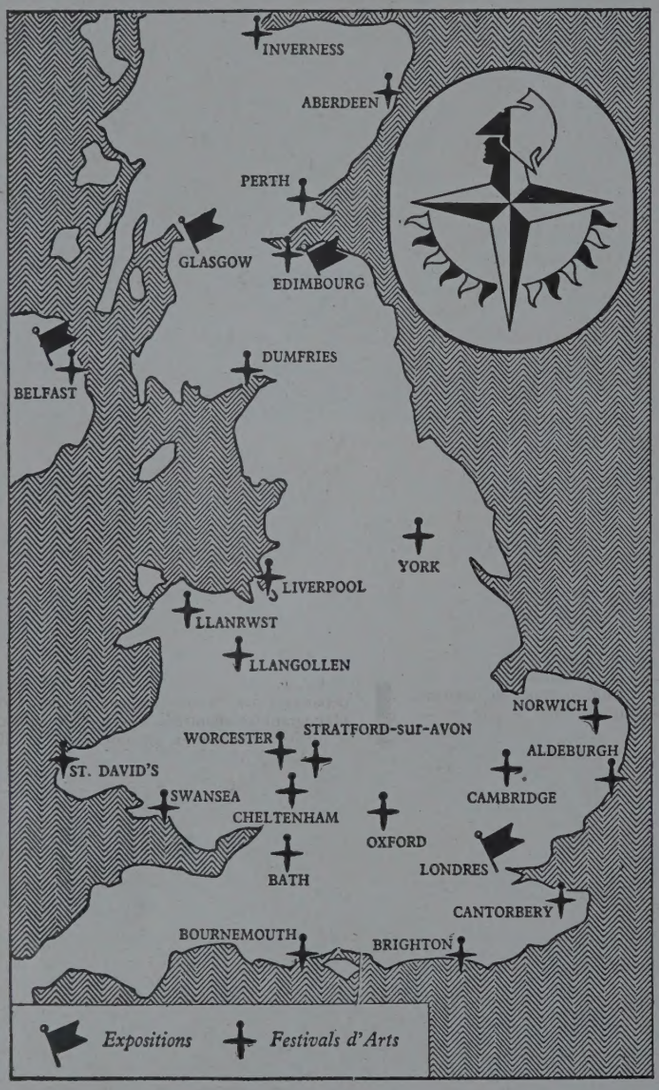
tous frais et taxes compris. Paiement après réception.

G. Desbois

Pétrus DESBOIS. MONTAGNE (Gironde)

FESTIVAL DE GRANDE-BRETAGNE

3 mai—30 septembre 1951



REGARDEZ SUR CETTE CARTE dans quels centres se dérouleront officiellement les différentes manifestations du Festival, en Angleterre, en Ecosse, dans le pays de Galles et en Irlande du Nord. Dans chacun de ces lieux célèbres, s'écrira l'un des plus importants chapitres de l'Histoire de la contribution britannique à la Civilisation. Mais outre les Expositions et les Festivals Artistiques qui auront lieu dans ces centres officiels, des centaines de petites villes et de villages à travers le pays tout entier célébreront l'année 1951 selon leurs propres traditions. Chez elle, la Grande-Bretagne recevra le monde. Ce Festival, qui commémore le centenaire de l'exposition du "Crystal Palace" en 1851, représente l'effort le plus imposant que nation ait jamais entrepris dans semblable intention.

CHEZ ELLE, LA GRANDE-BRETAGNE RECEVRA LE MONDE

Votre agence de voyages vous donnera des renseignements plus détaillés

C2

CASAL

LA PLUS CHARMANTE COLLECTION EST PRÉSENTÉE SOUS CE PETIT EMBLÊME

Sur les plus gracieux modèles pour bébés et enfants, qui ont été présentés au cours de ces deux dernières années, les mamans ont pu remarquer la petite griffe de "POPPY" ornée d'une fleurette rouge. Le *Coquelicot des Flandres*, que rendirent célèbre nos amis anglais, est l'emblême de cette jeune maison française. Les bons faiseurs, les bonnes maisons spécialisées dans les layettes et vêtements pour enfants, reconnaissent toutes que c'est toujours "POPPY" qui chaque saison, présente la *plus jolie collection*. Pour *Sa* collection, "POPPY" dépense toujours un trésor de goût et d'ingéniosité.

POPPY

LAYETTE ET VÊTEMENTS D'ENFANTS

Créations Couture

59, RUE DE TURENNE - PARIS 3e - TÉL. TUR 90-46

PETITE...

..EN DIMENSIONS SEULEMENT

la Sonorette

MARQUE DÉPOSÉE

PUISSANTE, MUSICALE, SENSIBLE

Comme un grand poste

5 LAMPES

Toutes ondes y compris les ondes courtes 30 à 50 mètres BAND SPREAD.

La SONORETTE est présentée dans une gamme très variée de ravissants coloris.

Pas d'excuses!... A l'encontre d'autres postes ayant les mêmes dimensions, la SONORETTE ne demande pas un traitement de faveur parce qu'elle est petite et charmante.

La SONORETTE vous apportera les mêmes stations que les plus grands postes, clairement et distinctement, sa tonalité vous surprendra et vous plaira grandement. Sur ondes courtes, la SONORETTE est très puissante et s'accorde très facilement. On découvre aisément toutes les stations sur son cadran miroir lumineux. 12.995 frs

Écrivez-nous pour recevoir sans frais le dépliant F.2 contenant toutes les caractéristiques sur ce poste.

Sonora RADIO

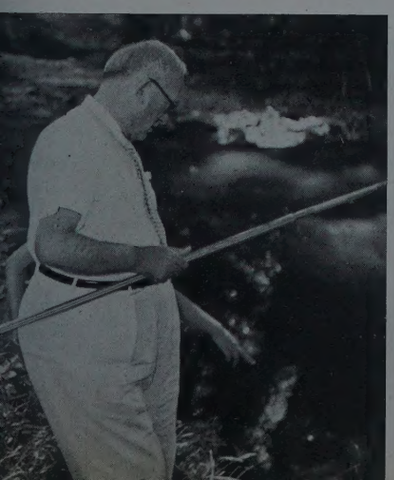
Usines et Bureaux Puteaux - (Seine)

Pour AUTO, BATEAU, CAMPING, demandez l'adaptateur BLED-SONORETTE qui permet le fonctionnement de la SONORETTE sur accus de 6 volts.

7me ANNÉE — NUMÉRO 283

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

17 MARS 1951



AVANT LE VOYAGE PRÉSIDENTIEL

Avant de recevoir M. Vincent Auriol, qui le 20 mars au soir s'embarquera pour les Etats-Unis, le président Truman est allé se délasser des soucis de la politique sous les cieux riants de la Floride, à Key West, où il arbore une de ces tenues de plage dont les Américains en vacances aiment les tons et les dessins hardis. Le président des Etats-Unis est un grand amateur de pêche. C'est un goût qu'il a en commun avec M. Vincent Auriol, qui s'adonne volontiers à ce sport pacifique quand il séjourne à Muret. Mais les deux chefs d'Etat n'auront pas le loisir de « tremper du fil » durant leur rencontre, au cours de laquelle tous les problèmes de la défense occidentale seront examinés.

ACTUALITÉS MONDIALES DI

PORT-LYAUTEY. Le général Juin a tenu à inaugurer lui-même la foire de Port-Lyautey, dont on attend d'heureux résultats pour le progrès économique dans la vaste et fertile région agricole du Sébou.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

TEHERAN. Le général Ali Razmara, premier ministre de l'Iran depuis juin 1950, a été assassiné à coups de revolver, au cours d'une cérémonie dans la mosquée Masjed Saltaneh, par un membre de la secte fanatique musulmane des « Fedayan ». Agé de 48 ans, le général avait fait ses études militaires à Saint-Cyr.

PARIS. De longues queues de clients prévoyants s sont formées devant les boutiques à la veille de l grève d'une journée par laquelle les boulangers on protesté contre l'actuelle fixation du prix du pai

COPENHAGUE. Les souverains danois ont été les hôtes d'honneur du bal donné par le Collège naval royal pour son 250e anniversaire, et le roi a pris un visible plaisir à danser les figures d'un quadrille.

NEW-DELHI. M. Rajendra Prasad, président de la République indienne, a inauguré les « Asiades », jeux olympiques réservés aux nations asiatiques, et auxquels participent notamment de jeunes sportives japonaises.

MADRID. Le baptême de Maria del Carmen, premie enfant du marquis et de la marquise de Villaverde fille du général Franco, a été célébré en la chapell du Pardo. Le Caudillo était parrain de sa petite-fille

SYDNEY. L'Australie a pris contre l'épidémie de grippe les mesures les plus sévères et les agents des services sanitaires désinfectent soigneusement les bateaux et les avions à leur arrivée dans le pays.

MADRID. Renversé par un taureau au cours d'une corrida particulièrement mouvementée, le fameux toréador Ortega n'a dû la vie qu'aux efforts de ses seconds, qui sont parvenus à détourner l'attention de l'animal.

FRANCFORT. Un nouveau pont sur le Mein vient d'être inauguré dans la grande ville allemande. Supporté par quatre piles, ce « pont de la paix » mesure plus de 250 mètres de longueur sur près de 30 de largeur

LA SEMAINE

ROME. M. de Gasperi a obtenu la confiance de la Chambre italienne par 325 voix contre 16 pour les 259 milliards de crédits destinés au réarmement. Les opposants d'extrême gauche avaient quitté la salle.

VERSAILLES. Le trafic a été totalement arrêté pendant quelques jours sur la ligne de Paris à Versailles à la suite de l'éboulement d'un mur de 15 mètres bordant une propriété le long de cette voie.

STOCKHOLM. Le prince Charles, qui vient d'avoir quatre-vingt-dix ans, a reçu le prince Baudouin et sa sœur la princesse Joséphine-Charlotte. Au centre, la princesse Ingeborg, femme du prince Charles de Suède.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

La Tchécoslovaquie connaît donc, de nouveau, les restrictions alimentaires et les tickets de rationnement. Voilà certes une nouvelle qui va plonger les observateurs en d'inquiètes méditations.

Autrefois, naguère encore, la Tchécoslovaquie donnait le spectacle d'une nation formée d'éléments disparates, mais favorisée, tout au moins dans sa partie occidentale, par une belle prospérité agricole. Les richesses du tréfonds, une industrie active, tout cela devait permettre et permettait en fait à l'État tchécoslovaque de compenser certains manques par des échanges. Le pays n'avait pas accès à la mer ; il était toutefois composé d'hommes courageux, travailleurs qui, pendant longtemps, avaient résisté à l'oppression et qui, dans leurs rapports avec les pays voisins, se montraient des commerçants habiles et audacieux.

Même s'il était né sur un sol fertile, le voyageur qui séjournait à Prague ne pouvait pas ne point admirer l'abondance des aliments et leur succulence rustique. Il me souvient d'avoir erré dans les quartiers laborieux de la ville ; les boutiques regorgeaient de nourritures opulentes et variées. Les charcuteries justifiaient leur renommée universelle, avec leurs montagnes de jambons, leurs chapelets de saucisses, leurs pains croustillants, la moutarde tiède, débitée au robinet. Et les célèbres bières de Pilsen ! Et les vins ! car la Bohême est connue pour son vignoble.

Voilà donc le pays qui, soudain, en pleine paix, alors que ses usines tournent et que ses campagnes respirent au grand soleil, va subir toutes les rigueurs du rationnement. Quelle explication raisonnable trouver à ce phénomène ?

La première explication donne à croire que la Tchécoslovaquie est rançonnée par la nation protectrice, par la Russie, soit pour subvenir aux besoins de cette même Russie, soit pour assouvir ceux des autres pays satellites. Mais quoi ! Les pays satellites, comme la Russie, sont des pays agricoles qui produisent en abondance des substances alimentaires. La Russie exporte même des marchandises de cette sorte. J'ai vu la Russie en 1927. C'était le temps de la N. E. P. Le peuple mangeait à sa faim. Alors ?

La seconde explication est que les fruits de l'agriculture tchécoslovaque se trouvent échangés en vue de payer les frais d'un réarmement intense. Un tel réarmement apparaît sans objet : nul péril ne menace l'État tchécoslovaque. En outre, la Tchécoslovaquie n'a pas besoin d'acheter des armes au dehors : elle en fabrique ; ses industries sont efficaces. Si l'on s'en tient à cette seconde hypothèse, il faut supposer que la Tchécoslovaquie subit des privations pour participer à un effort de réarmement collectif intéressant l'ensemble du monde soviétique. Mais qui, présentement, menace le monde soviétique ? Les États occidentaux, peut-être ? C'est-à-dire des nations désarmées qui en sont à improviser le programme d'une défense éventuelle !

Dans une troisième explication, la Tchécoslovaquie serait, pour indiscipline, frappée d'un châtiment par l'État suzerain. Enfin, la quatrième explication met en jeu l'efficacité du système politique, économique et social auquel se trouve soumise, depuis quelques années, la malheureuse Tchécoslovaquie. Les richesses de la nation, celles du sol et du sous-sol, ne sont assurément pas en cause. La plaine est prête à donner du blé. Les forêts continuent de croître. Les pâturages attendent le bétail. Les cochons auraient de quoi s'engraisser. A une condition, toutefois, et c'est que le paysan garde certaines libertés, c'est que le commerçant jouisse de certaines initiatives, c'est que l'individu puisse manifester ses vertus et recevoir la récompense de son travail. Or la Tchécoslovaquie nous donne le spectacle d'un pays saisi d'angoisse. L'épuration y prend l'aspect d'une maladie surmenante pour les nerfs d'un peuple. Les citoyens, mécontents, instruits par des siècles de servitude, se retrouvent dans un climat politique qu'ils n'ont que trop de raisons de connaître et d'exécrer. Refusent-ils de travailler ? Nous ne pouvons pas le dire, puisque ce malheureux pays est au régime du secret. Tout nous porte à penser qu'ils se découragent, qu'ils souffrent, et que l'équilibre de la nation en est compromis.

A bien réfléchir, les quatre explications sont toutes valables. Ce qui donne à penser que le régime communiste convient mal aux pays agricoles, c'est l'aventure actuelle de la Yougoslavie, telle qu'elle nous apparaît dans les rapports de la presse. La Yougoslavie, elle aussi, mangeait à sa faim, jadis, et même mangeait largement. Voici qu'elle demande assistance aux pays dits capitalistes ! Cela prouve, selon toute apparence, que le régime communiste ne convient pas à de bons pays producteurs de nourriture, que ce régime soit stalinien ou titiste. D'ailleurs nous manquons peut-être de renseignements essentiels sur le titisme et ses attaches, sinon sur son comportement. Mais, cela, c'est une autre histoire.

ARMÉE FRANÇAISE OU ARMÉE EUROPÉENNE ?

par le général DE MONSABERT

DANS un article paru ici même il y a quelques mois (1), le général Weygand, évoquant « le génial bon sens » du maréchal Foch, dégageait « l'essentiel du problème vaste et complexe posé à l'Occident ». Il distinguait « deux tâches, toutes deux urgentes : faire des armées, faire la Fédération européenne ». Mais « il ne faut, ajoutait-il, subordonner à aucun prix la première réalisation à la seconde ».

Une voix vient de faire écho à cet avertissement : celle du général Eisenhower parlant au Congrès américain. Il est d'autant plus important de l'entendre que ce discours faisait suite aux conversations entre le chef du gouvernement français et les autorités les plus qualifiées des Etats-Unis. L'essentiel de ce discours a porté sur nos promesses !

C'est au contraire d'une façon incidente et d'un air détaché que le commandant en chef du bloc atlantique a fait allusion au blanc-seing laissé à notre gouvernement pour continuer l'étude d'une armée européenne.

En prenant l'initiative de cette innovation notre pays risque donc d'en supporter toute la responsabilité. La réserve de l'Angleterre et de l'Amérique n'en est pas le moindre indice. Cependant s'il est un sujet sur lequel il importe de ne pas faire fausse route, c'est bien celui-là !

L'armée française n'est pas faite, la Fédération européenne n'est pas réalisée, et l'on prétend déjà organiser une armée européenne ! Vraiment, c'est mettre la charrue devant les bœufs et compromettre tout l'ouvrage !

On ne saurait former d'armée européenne valable tant que tous les Etats de l'Europe occidentale ne participeront pas à une œuvre qui a précisément pour but de les engager tous solidairement. C'est agir bien légèrement que d'en poursuivre l'étude sans la collaboration effective non seulement de l'Angleterre, des Pays-Bas et du Portugal, mais aussi de l'Espagne ! N'est-ce pas pour défendre l'Europe que l'on s'est tardivement décidé à renouer des relations avec ce pays ? Il faut faire front ; il faut faire nombre. Aucune susceptibilité ne saurait résister à cet impératif.

Si l'armée européenne doit être limitée dans ses effectifs et dans les formations nationales qui la composent, elle sera pour tous une charge supplémentaire sans profit pour personne. Une simple formation-témoin serait un luxe dangereux qui pourrait prêter de la part des Etats participants à une interprétation limitative de leur nécessaire contribution.

Ne comprenant plus qu'une fraction des forces atlantiques, elle ne représenterait qu'une « portion » du front occidental et qu'un « moment » de la bataille et ne correspondrait plus au but stratégique qu'on doit lui proposer.

Lorsqu'on a lancé l'idée d'une armée européenne on a prétendu l'opposer à celle des coalitions de jadis. Le chemin qu'on prend pour la réaliser risque d'y revenir avec un handicap sérieux : celui d'ajouter à des armées nationales — anglaises, espagnoles, américaines et autres — une formation hybride émanant d'une fédération mal définie et limitée.

C'est pourtant le but qu'on semble poursuivre. Pour mettre sur pieds ce monstre on éprouve le besoin de créer un organisme commun des fédérés avec à sa tête un ministre de la Défense !

De la défense de quoi ?... puisqu'il y aurait en Europe des armées — et non des moindres — qui ne relèveraient pas de cette autorité. Celle-ci étendrait-elle sa compétence à la défense intérieure des Etats, et, sinon, comment se ferait le départage entre défense intérieure et défense commune pour des pays placés, comme le nôtre, aux avant-postes du combat ? Quels rapports pourrait-on établir entre ce haut personnage et le commandant en chef du théâtre d'opérations — et à plus forte raison celui du théâtre de guerre — qui ont, je pense, leur mot à dire sur la question. De qui dépendrait-il pour la conduite de la guerre ? Se substituerait-il aux gouvernements nationaux ? Que de conflits en perspective, et sans issue !

A suivre le mémorandum français qui sert de base de discussion, l'inquiétude croît au fur et à mesure qu'on pénètre dans le détail de l'organisation proposée.

Cette armée hétérogène se composerait de « divisions-arlequins » dont les trois *combat team* seraient de nations différentes ! Encore aurait-on voulu pousser plus loin le mélange ! Le combat, d'ailleurs, s'en chargerait à la faveur des prélèvements qu'il deviendrait nécessaire d'opérer sur un *combat team* au profit de l'autre. Il ne suffirait pas, dès lors, qu'ils fussent interchangeables, il faudrait encore qu'ils pussent s'interpénétrer !

Le recrutement de telles unités, parce qu'il pose un problème d'une gravité exceptionnelle, ne serait pas un des moindres soucis du ministre de la Défense. On ne pourrait concevoir l'entretien ou la relève de ces unités par des éléments nationaux n'ayant pas le même mode de recrutement, c'est donc le recrutement tout entier des forces nationales qui est en jeu ! Prétend-on faire appel à des engagements directs ? C'est la fin de l'encadrement des grandes unités non amalgamées. Ce serait surtout vrai pour la France, où les ressources en éléments de carrière ne dépassent pas un certain plafond. Il y a tout lieu de penser d'ailleurs que les conditions matérielles faites aux volontaires de l'armée européenne seraient supérieures à celles que nous offririons pour le recrutement de notre encadrement national. Tant sur ce plan que sur le plan moral, ce serait la mort de l'armée française.

UN ancien ministre de la Défense nationale, parlant il y a quelques jours à la radio, a cité la Légion étrangère comme preuve de la viabilité du système. On voudra bien permettre à un modeste légionnaire d'honneur de dire combien cet argument est décevant. Cette admirable troupe tire toute sa valeur du fait qu'elle est composée d'individus qui cherchent dans l'orgueil de servir la compensation d'un anonymat nécessaire. Dans ce but, le brassage des nationalités supposées se fait dans l'unité la plus basse pour en marquer l'oubli momentané. Formule d'exception qui s'applique à des individus et non à des nations. Compter sur elle pour équilibrer les forces soviétiques serait une folie. Sans doute notre ancien ministre a-t-il confondu armée et légion européenne. Il est à craindre que beaucoup ne le suivent dans de telles illusions.

EN réalité — est-il besoin de le dire ? — l'idée de « divisions-arlequins » n'aurait pas germé si le problème du réarmement allemand ne s'était pas posé. C'est un point sur lequel le général Eisenhower s'est également expliqué devant le Congrès. N'a-t-il pas déclaré qu'on ne pouvait envisager de solution à ce sujet que dans l'égalité ?

Cette déclaration a paru apaiser les inquiétudes attardées de ceux qui ont cru voir un enterrement là où il n'y avait peut-être qu'une leçon.

Il serait assez curieux de voir rééditer à ce propos l'erreur des démocrates de 1919 qui croyaient éteindre le militarisme du Reich en ne maintenant au delà du Rhin qu'une armée de métier.

Répétons-le : la base fondamentale d'une Fédération européenne c'est l'entente définitive entre la France et l'Allemagne. Elle seule peut permettre la mise sur pied d'une armée européenne susceptible d'arrêter les vagues eurasiatiques. C'est un problème d'effectifs que seule cette solution permettra de résoudre en notre faveur. C'est un problème d'ordre moral qui conditionne la paix du monde. S'il nous en fallait une dernière preuve, il n'y aurait qu'à voir les sollicitations intéressées dont les Etats occidentaux sont, en ce moment même, l'objet pour la neutralisation de l'Allemagne. Cette neutralité, répétons-le, serait le plus sûr moyen de la retourner contre nous, à la faveur d'une unification qu'elle ne pourrait dès lors espérer que de l'Orient. Le gage de notre sécurité c'est l'intégration de ce pays dans notre idéal occidental.

DE quoi s'agit-il ? De défendre l'Europe. L'armée européenne ne peut être que l'ensemble des forces — américaines comprises — coopérant à cette mission. Elle doit engager tous les pays intéressés avec leurs ressources et marquer leur solidarité dans la poursuite de cette œuvre de talent. Elle ne saurait limiter son action à une portion et à un moment de la bataille pour l'Europe, qu'elle doit mener de bout en bout.

On a tenté dans un précédent article de montrer ce que la formule européenne devait assurer dans ce but : la cohésion des forces de campagne, leur combinaison avec la défense en surface de chaque pays, la solidité nécessaire des liens qui unissent un pays avec son armée, d'autant plus que ce pays peut être appelé à participer à la lutte sur son territoire.

Ces conditions ne peuvent être réalisées à l'échelon divisionnaire.

Une armée européenne ? C'est d'abord une organisation du commandement. Que parle-t-on d'un ministère de la Défense ? Il y a déjà un titulaire : le général Eisenhower. Commandant du théâtre de guerre, il doit disposer d'une certaine délégation politique des Etats (2). N'est-il pas responsable du but politique à atteindre ? Sous sa haute direction les commandants de théâtres d'opérations exercent leur autorité et mènent leur action sur toute la profondeur de leur zone. On a déjà dit (3) que le commandant de l'Eurafrique, qui disposera en fait de l'armée européenne, ne pouvait être que Français.

Une armée européenne, ce sont des états-majors mixtes, des services valables pour tous. C'est une mise en commun de l'infrastructure, c'est la standardisation des matériels et une certaine unification de l'instruction. Encore doit-on sur ce dernier point réserver les tempéraments et les mobiles particuliers de chaque peuple. La discipline ne doit étouffer ni l'initiative des chefs ni les ressorts de la troupe, car à la base il y a les armées nationales et, communiant avec elles, si même elles ne partagent pas directement leurs luttes, il y a les nations elles-mêmes. On semble trop l'oublier.

AU regard du scepticisme du général Eisenhower sur l'étude entreprise d'une pseudo-armée européenne on comprend l'insistance avec laquelle il a exposé les promesses faites par notre chef de gouvernement pour la mise sur pied d'une armée française digne de ce nom.

Après avoir marqué la résolution de la France de « faire face à la menace du communisme à l'intérieur et à l'extérieur », il a souligné celle de porter le service militaire à deux ans, « encore que cette possibilité ne soit pas prévue par la loi, lorsque les causes d'embouteillage seront éliminées », notamment « la pénurie d'instructeurs, due aux pertes d'Indochine ».

Le gouvernement français, a-t-il ajouté, promet, « en dépit de tout cela », de fournir d'ici la fin de l'année 1952 « vingt-cinq divisions sur pied de guerre ». Retenons bien ces termes lourds de sens, car ils supposent le plein d'effectifs, de cadres, d'armement, d'instruction.

Il ne faudrait pas d'ailleurs que ces divisions tant attendues ne soient destinées qu'à être dissoutes dans la poursuite de formules utopiques, ni qu'elles soient réalisées à demi sous ce fallacieux prétexte !

Si nous voulons vraiment former une armée européenne, ayons à cœur de tenir nos engagements et de lui apporter le concours de solides divisions françaises et de la nation tout entière.

Je gage que dans leur nouveau P. C. d'Europe l'ancien commandant en chef du théâtre militaire méditerranéen et l'ancien chef d'état-major de la V^e^ armée franco-américaine en Italie songent à ces unités d'une armée que l'on croyait vaincue et qu'ils avaient équipées pour la revanche. Sur les balcons des Abruzzes, au Belvédère comme au Monte-Majo, ces unités avaient payé au centuple leur dette de reconnaissance, prouvé au monde la pérennité des valeurs militaires françaises.

Seulement, malgré la guerre et la défaite, malgré l'armistice, il y avait encore des divisions françaises avec leurs unités, leurs cadres et leur résolution. Aussi, quand elles entrèrent à Rome la main dans la main avec leurs sœurs américaines, quelle cohésion, quelle confiance réciproques, quelle armée !

Il serait souhaitable que, malgré la paix, nous ne prenions pas d'autre modèle pour une armée européenne.

(1) Voir *France-Illustration* du 11 novembre 1950 : *Présence de Foch*, par le général Weigand.

(2-3) Voir *France-Illustration* du 10 février 1951.

★ Après les combats de Chipyong, Mac Arthur visite le bataillon français et félicite le commandant Le Mire.

LA GUERRE EN CORÉE

MAC ARTHUR

A CÉLÉBRÉ

LES EXPLOITS DES FRANÇAIS A LA SECONDE AFFAIRE DE CHIPYONG-NI

A droite, le lieutenant-colonel médecin Brunel. Ci-dessous, un des combattants français, André Gravelard, qui fut blessé au cours de la résistance farouche que son unité opposa aux assauts chinois.

PAR NOTRE CORRESPONDANT DE GUERRE
PAUL MOUSSET

Les Coréens enterrent leurs morts en pleine campagne. Les collines sont boursouflées de petits mamelons dont chacun marque l'emplacement d'une tombe. Elles se trouvaient si nombreuses, ces tombes, l'autre jour, aux abords de Taegu, alors qu'une dizaine de correspondants de guerre s'envolaient vers le Nord, qu'à part soi chacun des journalistes craignait d'y voir un présage. Avertissement personnel ? Présage visant des officiers ou des soldats amis de l'unité qu'on s'en allait rejoindre ? Chez des gens jusqu'alors fatalistes semblable crainte pouvait surprendre. Elle ne trahissait qu'un tour d'esprit né de la disparition brutale du garçon charmant, courageux et sensible qu'était encore, à trente ans, J.-M. de Prémonville.

Non, certes, que la guerre ait épargné les correspondants sur le front coréen ! Pourtant aucune mort n'impressionna autant militaires et envoyés spéciaux que celle de Prémonville. Tout le monde l'aimait, comme nous le prouvèrent pendant quelques jours les poignées de main muettes de certains, l'accueil que réservèrent partout à ses amis de l'A. F. P. et à nous-même les membres de la VIII[e] armée.

DES RESCAPÉS

Ce fut sans incident que notre C. 47 se posa sur la piste raboteuse de Wonju, non loin d'une ville rasée, de hangars aplatis. Des pièces d'artillerie, nombreuses, l'entouraient. Les G. Is. nous désignaient les crêtes de montagnes, toutes proches, derrière lesquelles se tenaient massés des Chinois ou des « gooks » nord-coréens. Un officier des renseignements nous donnait les derniers détails, bientôt confirmés par deux rescapés d'un récent engagement. D'une saleté épique, couverts de pansements de fortune, ils venaient de regagner les lignes américaines et restaient allongés sur le sol, trop faibles pour se lever. « Pas de prisonniers chez les *gooks*, dit l'un d'eux, un lieutenant portoricain. J'étais blessé. Un officier s'est approché de moi. Il m'a tiré une balle dans le cou, à bout portant. J'ai fait le mort. » Il insistait sur les pertes considérables provoquées par l'artillerie et l'aviation américaines. D'instinct,

APRÈS DEUX JOURS ET TROIS NUITS D'ASSAUTS FAROUCHES QUATRE DIVISIONS CHINOISES DÉCROCHÈRENT DEVANT LES FRANCO-AMÉRICAINS, LAISSANT 10.000 CADAVRES SUR LE TERRAIN

il leva les yeux vers le ciel. On n'y voyait pas un nuage. La température s'était à ce point adoucie que personne ne portait plus de gants. Dans les bois, près des collines, se devinaient des promesses de printemps...

Hélas ! en ce pays aux réactions atmosphériques imprévisibles, le lendemain il neigeait. Des flocons serrés, petits, collants. Un vrai temps chinois, comme on dit là-haut. Les montagnes se perdaient dans un brouillard. Les chemins s'obstruaient. Il n'était que d'attendre. Nous attendîmes donc, assis sous une tente que chauffait un poêle aux tuyaux faits de douilles de 105. Des officiers américains entraient qui descendaient des lignes. De vrais bonshommes de neige. Ils s'ébrouaient puis lissaient d'une main mouillée ces longues moustaches gauloises que la 1re division de cavalerie a remises à la mode. Nous les interrogions : « — Les Français ? — Dégagés. Ç'a été dur. — De grosses pertes ? — Nous le croyons. Mais vos gens ont été magnifiques. »

Dans l'après-midi le ciel se nettoya. Alors, d'un seul coup, ce fut le gel. Nous n'en prîmes pas moins la route de Chipyong-Ni, une de ces routes à flanc de montagne, bordées d'à-pics dont les fonds révélaient les squelettes de trop nombreux véhicules. Un coup de volant risqué, un matériel un tant soit peu défaillant, et, dans ces régions, c'est la catastrophe. Equipée inutile ! Tandis que nous montions par une route à donner le frisson, le bataillon français « faisait mouvement » par une autre.

Nous le retrouvâmes dans la cuvette de Wonju, près du lit desséché, gelé d'une rivière. Dans ce décor de montagnes hommes, voitures, tentes évoquaient de loin un campement de Mongols. Mais quel plaisir de retrouver, moins épuisés qu'on aurait pu le craindre, ces hommes, ces officiers qui venaient pendant trois jours de soutenir à Chipyong-Ni des assauts terrifiants !

Rien de plus faux que les informations glanées dans une guerre de mouvement. Le 23e régiment d'infanterie américain, dont le bataillon français fait partie intégrante, avait bien repoussé quatre divisions chinoises, qui laissaient sur le terrain plus de 10.000 morts. En revanche, les pertes franco-américaines se révélaient légères. Partout ce n'étaient que des visages riants. Au fond des yeux dansait la petite lueur qui vient de la victoire. Nous demandions : « C'était bien ? » Portant beau à son habitude, le lieutenant-colonel médecin Brunel entendit notre question. « Féerique », répondit-il. « Un 14 Juillet de gala », appuya un homme. « Ça, comme illuminations, nous avons été servis ! » dit un autre. « Vite, des détails ! »

UNE RUÉE CHINOISE DANS LA NUIT

On nous les donna, sans rhétorique. Le récit commençait le 13 février, dans la soirée. Ce jour-là 23e d'infanterie et bataillon français se trouvaient installés à Chipyong-Ni, en dispositif fermé, sur une position de 4 à 5 kilomètres de circonférence, bordée de petits pitons. Du côté franco-américain les forces totales représentaient quatre bataillons, une batterie de 155, deux batteries de 105, quatre batteries de mortiers lourds et quelques éléments de chars. Peu avant 22 heures on signale dans les montagnes des quantités de lumières. Personne ne s'en étonne. A 22 h. 5 la fusillade commence. Dès le début elle s'accompagne d'un tir violent de mortiers chinois. « C'est une attaque sérieuse », dit le lieutenant Baxerres, commandant de la 3e compagnie. Français et Américains attendent. Ils ne déchaîneront leur tir que plus tard, avec frénésie (550 obus de mortiers envoyés pendant la nuit par le seul bataillon français). En peu de temps les Chinois, qui ont successivement tâté les pionniers puis les Roks (Sud-Coréens) et ont glissé devant la 1re compagnie du capitaine de Castries, attaquent dans tous les secteurs. L'air vibre du son de leurs trompettes. Une masse hurlante de troupes parfaitement entraînées, pour lesquelles les pertes comptent peu, se rue à l'assaut. Les armes automatiques françaises et américaines fauchent des rangs entiers de Chinois sans ralentir l'élan de leurs camarades, qui passent sur les corps des morts et des blessés. En certains points ils parviennent à moins de 5 mètres des Français. Le combat se poursuit toute la nuit.

Le jour venu, malgré de légères infiltrations temporaires, les lignes tiennent. Chef d'un groupement comprenant la 1re compagnie, les pionniers et les Roks, le commandant Barthélemy lance une petite opération de dégagement. Une fois de plus — il aura maintes autres occasions de se distinguer — il montre son courage et sa valeur guerrière. Etant donné la disproportion des forces en présence, la situation n'est pas brillante. Les munitions commençant déjà à manquer, elle risque de devenir critique. Les obus des mortiers chinois font rage. En outre, l'aviation signale l'arrivée de canons automoteurs ennemis. (Ils seront détruits par l'artillerie américaine sur des renseignements émanant de fantassins français.) Un parachutage a bien eu lieu, mais la violence du tir chinois est telle qu'il est impossible de ramasser les *containers* de vivres et de munitions.

SECONDE NUIT, SECONDE ATTAQUE

Dès la seconde nuit l'action se précipite. Soutenus par une artillerie puissante, les Chinois reprennent l'attaque le 14 à 21 heures. Comme la veille ils tâtent successivement le secteur tenu par les pionniers puis celui des Roks. Mais chacun sent très nettement que l'action se localise à la charnière entre Américains et Français. Soudain, c'est l'attaque en force. Les assiégés se défendent comme des démons. Pourtant les occupants américains d'un piton, à court de munitions, mitraillés, égorgés dans leurs trous, succombent en même temps qu'une batterie d'artillerie. Le lieutenant Le Louër, qui mesure la gravité de la situation, tente avec sept hommes une contre-attaque à la grenade. Elle échoue. Les Américains contre-attaquent aussi, ils échouent. Il en est de même de toutes les contre-attaques lancées sur ce piton. Vers 15 heures, un soupir de soulagement : l'aviation arrive.

Mais les *jets* dont on attend tellement ne « strafent » pas. Les Chinois ont, en effet, laissé les panneaux de signalisation américains sur les positions conquises. Et tandis que les blessés s'amoncellent, que les munitions manquent de plus en

LES ASSAILLANTS CHINOIS ONT ÉPROUVÉ D'ÉNORMES PERTES AU COURS DE LA BATAILLE. EN VOICI UN QUI FUT TUÉ TOUT PRÈS DU TROU QUI L'ABRITAIT.

CI-DESSUS A GAUCHE, UN AMÉRICAIN, BLESSÉ, SOIGNÉ PAR LES FRANÇAIS. AU CENTRE, LE GÉNÉRAL ALMOND FÉLICITE LE GÉNÉRAL MONCLAR. A DROITE, LE LIEUTENANT BAXERRES, D'ANTIBES, ET LE LIEUTENANT COLLARD, DE PARIS. CI-DESSOUS, A GAUCHE, LE SERGENT FAUCONNET, EN BÉRET, ET LE CAPORAL VALENTIN, A DROITE, AVEC JIMMY, UN JEUNE CORÉEN ADOPTÉ PAR LES SOLDATS. AU CENTRE, LE CHAUFFEUR TERRASSON.

plus, que les troupes encerclées ne tirent plus qu'à vue, on touche au 15 février, point culminant du drame.

En une ronde incessante, des avions américains multiplient les fusées, qui éclairent comme en plein jour le paysage. De gros C. 119 au double fuselage parachutent des tonnes et des tonnes de munitions. Cet « air drop » n'a point cessé. Il ne cessera plus. Les champignons multicolores des parachutes emplissent le ciel. (La « féerie » dont parlait le colonel Brunel.) De la petite piste d'aviation du régiment des hélicoptères s'envolent, emportant les blessés. Des avions atterrissent. Tout cela au milieu d'un déluge d'artillerie, d'un déchaînement de balles traceuses, d'un support aérien intense des *jets*, des bombardiers qui mitraillent, bombardent, napalment les Chinois. La partie est d'importance. Le sort du 23e — l'un des meilleurs régiments de l'armée américaine — et celui du bataillon français sont en jeu. L'effet moral, considérable, produit par la victoire de Wonju risque d'être perdu. Mais les réserves chinoises semblent intarissables. Un message des commandants Le Mire et de Beaufond, qui de leur P. C. dirigent les opérations, vient doper les troupes : « Courage. Tenez. Eléments amis à 5 milles vont nous dégager. » A 17 heures, une colonne de vingt-cinq chars américains arrive. Ils sont peints, camouflés en dragons chinois, effrayants. Leur route, ils l'ont ouverte à coups de canon, de mitrailleuse. A leur rencontre, le commandant Le Mire a envoyé les chars dont dispose le régiment. Pris entre cette colonne descendante et celle qui monte, un régiment chinois se débande. Aperçu sur une pente à l'aide de binoculaires, il est mitraillé sans merci par les Franco-Américains. Aussi le soir tombe-t-il sur une note optimiste.

De brève durée !

TROISIÈME NUIT DANS L'ANGOISSE

LE commandant Barthélemy, qui avec un calme et une bravoure exemplaires s'est multiplié depuis le début, se portant successivement sur tous les observatoires, jonglant avec les coordonnées, prenant à son compte diverses opérations, réunit dans une cabane près du P. C. Castries les commandants de compagnie et, à la lueur d'une lampe torche, leur dit ce qu'il en est. La voix composée, en termes si volontairement mesurés que chacun en éprouve de l'angoisse, il déclare la situation moins bonne qu'on ne l'espérait. « Les éléments amis qu'on croyait venir vers nous sont en réalité des Chinois, qui risquent de grossir les quatre divisions qui nous encerclent. Les renforts éventuels que nous attendions sont bloqués, comme nous, en point d'appui, à 12 kilomètres au sud, à Koksuri. D'autres, qui accompagnaient les chars, ont été anéantis. Nous serons sûrement attaqués cette nuit. Il n'est pas question de reculer. » Il fixe alors les suprêmes consignes, celles des situations sans issue, et renvoie ses auditeurs à leurs postes. Nul, en cette minute, qui espère revoir le jour. Rentré à son P. C. chaque officier doit faire son testament militaire.

Quelques attaques se déclenchent. De sa même voix précise, le commandant Barthélemy réclame des tirs d'interdiction. Une dizaine de coups de mortiers tombent sur les Français. *Puis plus rien.* La nuit se passe dans une attente anxieuse. Car malgré des parachutages massifs la dépense de munitions a été énorme. Balles et obus manquent également. Chacun sait que, s'ils le veulent, les Chinois peuvent maintenant tailler une brèche à coups de 105. Lorsque, à 4 heures du matin, on voit briller des lumières, personne ne doute plus qu'il ne s'agisse de l'ultime attaque, de la dernière « charge banzaï ». Dans un sursaut, les mortiers français se font encore entendre. Ils se heurtent au silence, à un silence de mort. « Cette nuit-là, on a vécu dix ans... » Mais quel réveil ! Car, au petit jour, pas d'illusion possible : les pitons sont déserts, les Chinois ont décroché. Ils ont abandonné, alors qu'un minime effort leur livrait la victoire. A leur place des Américains se détachent sur les crêtes. L'affaire de Chipyong-Ni appartient désormais à l'hisoire.

Les raisons de ce décrochage ? Un capitaine nous a donné son opinion : deux nuits de suite la puissance du feu de ce groupement tactique a brisé l'attaque. Le jour, l'appui aérien — rockets, napalm, mitraillages, bombes — a contraint à la retraite un ennemi accablé de pertes.

FAITS D'ARMES

RARES ceux qu'une éventualité pareille ne trouvait point sceptiques tandis que dans la fournaise de Chipyong-Ni Français et Américains, constamment sur la brèche, accumulaient les faits d'armes. Les citer tous ? Ce numéro de *France-Illustration* n'y suffirait point. Certains rentrent dans les règles du genre. C'est, par exemple, un radio, le sergent-chef Fauconnet, qui lors d'une contre-attaque à la grenade sur le piton perdu abandonne ses appareils, se précipite à la rescousse, est chassé deux fois, remonte une troisième, revient avec un éclat de grenade dans un bras, un canon de 75 sans recul sous l'autre. D'autres preuves d'initiative ont une saveur plus moderne. Le 15 février, à l'instant précis où, sous les obus, un avion de liaison va décoller de la piste établie dans le réduit, une jeep se bloque en travers de sa route. Le pilote coupe les gaz, évite de justesse le capotage, parvient à se redresser, mais casse sa béquille. Bien ajustés, des mortiers chinois le prennent à partie. Il bondit de son siège. Blessé, il se met à l'abri. Cet avion constitue un danger. Il peut empêcher d'autres atterrissages. En un éclair, le chauffeur Lepage se précipite. Il coince la béquille de l'appareil contre la roue de secours de sa jeep et remorque l'avion. Dix secondes plus tard une rafale d'obus bouleverse l'endroit qu'il vient de quitter.

LA VISITE DE MAC ARTHUR

COMME toutes les institutions humaines, ce bataillon — dont la composition répondit, semble-t-il, à d'autres vues que strictement militaires, où deux états-majors se chevauchaient — a ses petits côtés. Dieu sait que tout conformisme nous est odieux et que jamais nous n'écrirons rien que nous ne pensions vraiment. Or il importe de dire l'enthousiasme qui a salué en Corée, au Japon, dans la presse anglaise et américaine du Pacifique la dernière manifestation des Français sur le champ de bataille. « Malgré les Leclerc, les Juin et d'autres, nous a avoué un colonel américain, au fond de nous-mêmes nous ne croyions plus que vous étiez ainsi. » Et ce n'est pas par hasard qu'au lendemain de Chipyong-Ni le général Mac Arthur vint de Tokio rendre visite au général Monclar et à la compagnie du lieutenant Baxerres. Même les détracteurs — ils sont nombreux — de ce militaire à la belle tête de chef indien ne purent s'empêcher d'approuver ses paroles lorsqu'il célébra le rôle du bataillon français.

Mais dans un autre ordre d'idées, combien nous parut personnellement plus prenant l'exposé que ce général de soixante et onze ans fit ensuite, au milieu d'un petit cercle, après que les généraux Ridgway et Almont eurent dressé un bilan des opérations en cours. Renversé dans un fauteuil, sa casquette à la visière de cuir gaufré tirée sur les yeux, c'était un personnage de Shakespeare qui, d'une voix grave, autoritaire, dédaigneuse, philosophait, prophétisait sur les événements. Par malheur, s'il annonça l'offensive que, vers la fin du mois, amorcèrent les Marines, il ne prédit point la pluie, cette pluie diluvienne qui en vingt-quatre heures noya la Corée, transforma en bourbiers les aérodromes et fit des routes, jusqu'alors gelées, des torrents de boue gluante...

LE TROISIÈME CABINET HENRI QUEUILLE

LE MINISTÈRE DES ÉLECTIONS

Après un interrègne de onze jours, dont l'inutilité apparaît aujourd'hui à tous, la crise gouvernementale a trouvé son dénouement par la constitution d'un ministère qui, hormis la personnalité de son président, ressemble comme un frère jumeau au précédent. Ainsi dégagé d'un lourd souci, M. Vincent Auriol pourra donc s'embarquer en toute sérénité pour les Etats-Unis !

Pour dégager la majorité parlementaire de l'impasse où l'avait conduite le conflit sur la réforme électorale le président de la République a eu recours, après plusieurs essais infructueux, à l'homme politique chevronné qu'est M. Henri Queuille. Sa longue expérience des affaires publiques — il a été vingt-six fois ministre depuis 1920 — ses qualités de conciliateur et les nombreuses sympathies dont il jouit dans les assemblées devaient largement faciliter la mission du nouveau président du Conseil.

Investi par 359 voix contre 205, M. Henri Queuille avait d'ailleurs réduit sérieusement les difficultés en conservant les mêmes hommes aux mêmes postes afin d'assurer la continuité gouvernementale et en inscrivant le programme de la formation dont il a pris la direction dans la limite des réalisations possibles à brève échéance.

Entouré de trois vice-présidents du Conseil : M. René Pleven, dont l'absence n'eût pas été comprise après sa réussite à la tête du précédent gouvernement, M. Georges Bidault et M. Guy Mollet, dont les récents « tours de piste » avaient contribué à déblayer le terrain sous ses pas, M. Henri Queuille s'efforcera de mener à bon terme, d'ici la prochaine consultation générale, la tâche qu'il s'est tracée dans sa déclaration ministérielle.

Outre les mesures urgentes qui s'imposent pour enrayer la hausse, pour conserver l'équilibre entre prix et salaires et pour écarter toute menace d'inflation, il importe que fin soit mise au régime des douzièmes provisoires et que la France soit pourvue, avant les élections, d'un budget équilibré sans de nouveaux recours à la fiscalité. De même doivent être revisées d'urgence certaines dispositions de la Constitution qui entravent le fonctionnement normal de nos institutions : suppression de la majorité constitutionnelle pour l'investiture d'un gouvernement, suppression du « gouvernement d'Assemblée » en cas de dissolution, rétablissement des « navettes » entre le Palais-Bourbon et le Luxembourg.

Enfin, nul ne s'étonnera de voir la réforme électorale figurer au premier plan des préoccupations du président du Conseil. M. Henri Queuille se retrouvera-t-il devant le même obstacle sur lequel avait trébuché M. René Pleven ? L'attitude réservée et conciliante qu'il n'a cessé d'observer durant la querelle des tours de scrutin est de nature à faciliter, grâce à des concessions réciproques entre les partis et par un nécessaire accord entre les deux Assemblées, la mise au point d'un système de votation à base majoritaire sans lequel il ne saurait être question d'appeler les électeurs aux urnes.

Ministère des élections... a-t-on dit du nouveau cabinet. M. Henri Queuille est convaincu, en effet, qu'un appel au suffrage universel devrait intervenir « avant l'été ». Mais pour cela, et si modeste qu'apparaisse le programme gouvernemental, sa réalisation exigera des parlementaires un effort soutenu, méthodique et une ferme volonté d'aboutir en résistant aux entraînements démagogiques préélectoraux.

Ajoutons que la suppression du « quorum », en dressant un obstacle devant l'obstruction systématique des communistes, facilite désormais le travail de l'Assemblée nationale, qui, si elle tient à mourir en beauté, devra s'astreindre résolument aux indispensables disciplines.

De gauche a droite (1er rang) : MM. René Pleven, Henri Queuille, Vincent Auriol, Georges Bidault, Guy Mollet. — (2e rang) MM. Max Lejeune, Jean Letourneau, Robert Buron, François Mitterrand, Jean-Marie Louvel, Jules Moch, René Mayer. — (3e rang) MM. Louis Jacquinot, Eugène Thomas, André Maroselli, P.-O. Lapie. — (4e rang) MM. Monteil, Lucien Coffin, Gaston Defferre, Albert Gazier, Guillant, André Morice, Petsche, Claudius Petit, Pinay, Métayer, Bourgès-Maunoury, Charles Brune et Catoire.

JAN STEEN

La Leçon de musique.

CETTE scène d'intérieur, où l'artiste a déployé ses brillantes qualités de « peintre de genre », fut un des « clous » de la vente N. K... La reproduction permet de juger qu'elle est relevée avec autant de verve que d'élégance. En 1838 ce tableau se trouvait dans la collection Woodin, à Amsterdam. Plus tard il fit partie de l'ensemble d'œuvres réunies par P. Morgan. Il figura à l'exposition « Arti et Amicitiae » à Amsterdam et fut présenté en 1939 à New-York à l'exposition « Dix-Sept chefs-d'œuvre du XVII[e] siècle », où le choix, s'exerçant sur un nombre réduit, avait été particulièrement rigoureux.

LAISSEZ VENIR A MOI LES PETITS ENFANTS. LE ROYAUME DES CIEUX EST A CEUX QUI LEUR RESSEMBLENT

« LA PASSION » A MÉNILMONTANT

par René Parnay

Chaque année, depuis presque vingt ans, Ménilmontant offre, au temps pascal, un spectacle assez étonnant, et émouvant. Des acteurs qui ne sont point des professionnels unissent leurs efforts pour représenter *la Passion du Christ*. Et il se trouve qu'ils ont fait quelque chose de tel qu'à ces « séances de patronage » le public afflue. Sur cette colline parisienne nous avons sans doute notre Oberammergau ! Au cœur du faubourg, rue du Retrait, s'élèvent les bâtiments du patronage Saint-Pierre. Né au lendemain de la Commune, son histoire est dominée par la figure d'un homme dont l'apostolat rayonnant a laissé dans ce quartier populeux des souvenirs indélébiles. Le nom du Père Dhuit, ce salésien qui transporta le patronage de la rue des Pyrénées à la rue du Retrait, où un modeste monument rappelle dans la cour d'entrée sa longue et féconde activité, est demeuré largement populaire. Les « anciens » de Saint-Pierre le prononcent avec un accent admiratif et affectueux qui témoigne qu'ils conservent quelque fierté d'avoir reçu les conseils d'un tel manieur d'âmes.

Or c'est précisément le Père Dhuit qui, dans la salle de théâtre qu'il avait fait construire, fit représenter cette *Passion* dont le texte était d'un de ses confrères, le R. P. Genieys. Ce fut un événement qui dépassa vite les limites de Ménilmontant. La presse s'en empara. Des professionnels du théâtre vinrent voir les acteurs improvisés. Et demain, dimanche des Rameaux, *la Passion* atteindra sa 100e représentation.

Le jeu théâtral est ici dépassé. La foi transporte ceux qui y participent. Avant le lever du rideau, costumés, grimés, ils récitent en commun une courte prière. Et la sincérité de cette oraison qui un instant les immobilise, suspendant les turbulences, saisit les témoins d'une émotion respectueuse.

Evidemment, ces hommes, ces jeunes gens qui durant quelques soirs sont Jésus et ses apôtres, Judas,

Avant d'entrer en scène deux interprètes discutent. Le maquilleur transforme un visage. Saint Pierre suit attentivement la répétition.

Caïphe ou Pilate ne « composent » pas leurs personnages comme le feraient des comédiens véritables. On imagine que les acteurs des « mystères » médiévaux devaient être pareils sur le parvis des cathédrales à ceux qui revivent sur cette scène la tragédie du Golgotha. Il faut ne voir en ce lieu que l'ensemble, la ferveur qui l'anime, la façon dont le drame est vécu. Dans la vie ces interprètes occasionnels exercent les plus diverses professions. Ils sont assureur ou menuisier, employé de bureau, serrurier ou clerc de commissaire-priseur. Ils sont là soixante-dix, unis par une chaude camaraderie, par l'amitié qu'ils portent à leur « patro ». Ils mettent leurs moyens et leur zèle au service de leur foi : pour eux c'est l'essentiel.

Autour d'eux gravite toute une famille. Le metteur en scène, le souffleur, les machinistes, les maquilleurs, les électriciens, tous font partie du patronage, comme en font partie aussi les chanteurs et les musiciens. Leurs femmes, leurs filles, leurs sœurs viennent renforcer la chorale ou l'orchestre. Elles vendent les programmes ; elles sont habilleuses ; elles placent les spectateurs ; elles confectionnent les costumes. Tout est fait par les « moyens du bord ».

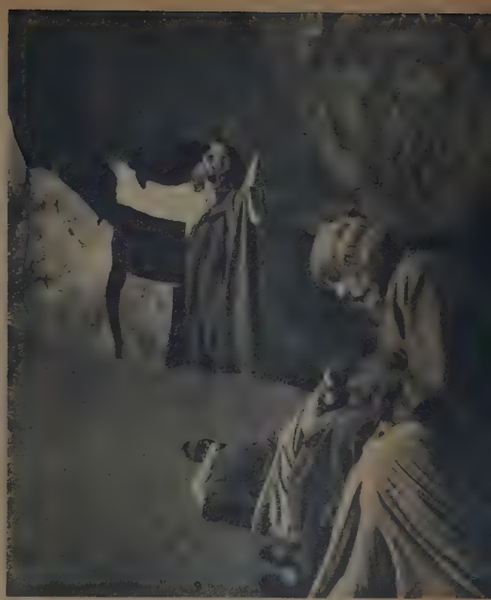
Le résultat est digne de tant de soins et de patience. D'un bout à l'autre la représentation est vivante, colorée, dramatique. Elle rend sensible à tous les yeux le pathétique d'un drame qui se déroule sur le double plan terrestre et divin — et qui demeure pour l'humanité le grand drame.

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte).

BUVEZ-EN TOUS : VOICI LE CALICE DE MON SANG QUI SERA RÉPANDU POUR VOUS... TOUTES LES FOIS QUE VOUS FER

CHOSES, VOUS LES ACCOMPLIREZ EN SOUVENIR DE MOI

LE PRIX DE LA TRAHISON : JUDAS, VOICI L'ARGENT

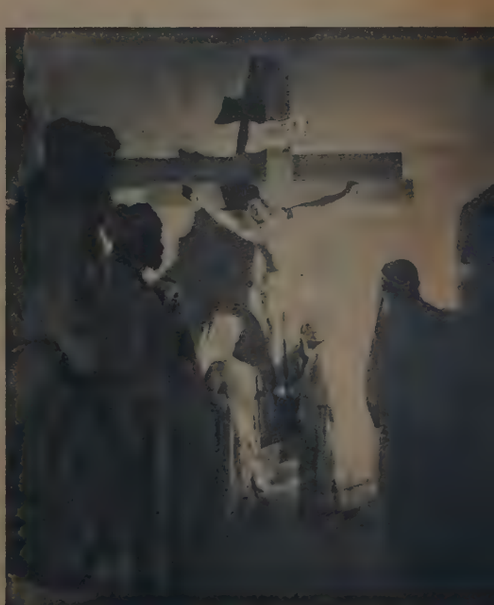


L'AGONIE : MON PÈRE, AYEZ PITIÉ DE MOI

LE RENIEMENT DE PIERRE : JE NE CONNAIS PAS CET HOMME

LA FLAGELLATION : SALUT, O ROI DES JUIFS

LE CHRIST PORTANT SA CROIX



TOUT EST CONSOMMÉ !

... ET LE TROISIÈME JOUR IL RESSUSCITA D'ENTRE LES MORTS...

DANS CE DÉCOR SAUVAGE, AU-DESSUS DE SAINT-DALMAS-DE-TENDE, ENTRE 2.000 ET 2.500 MÈTRES D'ALTITUDE, UNE CIVILISATION PRIMITIVE A COUVERT LA MONTAGNE DE GRAVURES ÉNIGMATIQUES. FAUT-IL VOIR DANS CETTE FLORAISON DE PÉTROGLYPHES LES VESTIGES D'UN ANCIEN CULTE DES HAUTS LIEUX ?

L'ÉNIGME DES GRAVURES PRÉHISTORIQUES DU MONT BEGO

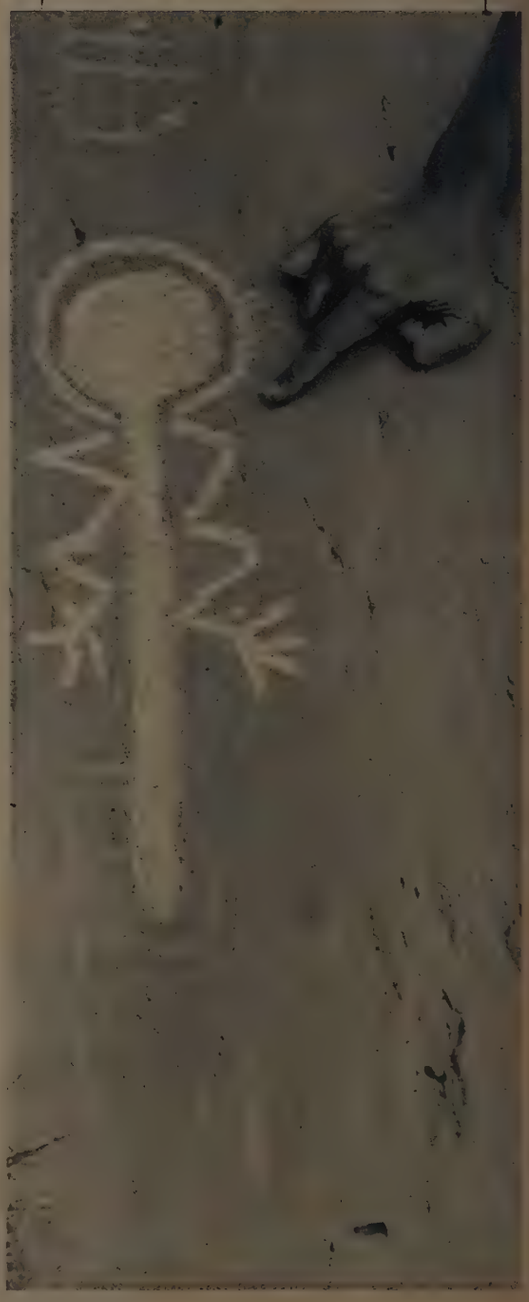
PAR SAMIVEL

Lors de l'annexion du comté de Nice par la France, en 1860, certains territoires montagneux de la région de Tende avaient été conservés par l'Italie comme réserve de chasses royales. Le récent traité de paix a entraîné quelques rectifications de frontière, et c'est ainsi que la région du mont Bego, située à 45 kilomètres à vol d'oiseau de la Méditerranée, entre la vallée de la Vésubie, à l'ouest, et celle de la Haute-Roya, à l'est, s'est trouvée incorporée au territoire national.

Ce petit monde perdu alpestre, qui culmine à 2.872 mètres et que l'on atteint en cinq heures de marche environ de Saint-Dalmas-de-Tende, n'est pas seulement remarquable par le romantisme fracassant de ses sites, torrents, lacs, forêts suspendues, roes monumentaux, mais aussi et surtout par l'extraordinaire ensemble de gravures rupestres préhistoriques, unique en Europe, qui s'étale entre 2.000 et 2.500 mètres d'altitude, à l'air libre, sur des dalles situées au sommet des vallons entourant la cime principale, val Fontanalba, Valauretta et val des Merveilles.

SIGNE CORNU DE LA « DALLE SACRÉE ».

UNE MONTAGNE SACRÉE DANS LES ALPES FRANÇAISES



LE VAL DU TREM. DÉCOR QUE L'IMAGINATION MÉDIÉVALE A DU PEUPLER DE DIABLES ET DE DRAGONS, COMME EN TÉMOIGNENT LES NOMS DE LIEUX DE CETTE RÉGION ENVOUTANTE. DES LACS OBSCURS, DES MÉLÈZES SUPPLICIÉS PAR LA FOUDRE, ET SUR CHAQUE ROCHER, LA SIGNATURE DES COHORTES INFERNALES.

Si ces pétroglyphes ont certainement attiré de tout temps l'attention des bergers, la première mention « officielle » de leur existence paraît dater d'un ouvrage de l'historien niçois Gioffredo (milieu du XVII[e] siècle), qui signale que l'on peut voir « avec surprise et étonnement » sur les rochers entourant le lac des Merveilles de nombreuses gravures représentant des animaux et engins divers. Gioffredo suppose qu'il s'agit de travaux déjà antiques exécutés par des pâtres. En 1821 le Français Fodéré les considère comme étant l'œuvre des Carthaginois lors de leur traversée des Alpes. En 1864 Elisée Reclus ne parle plus que de « rochers de formes étranges qui paraissent avoir été sculptés par les mains des hommes ». Mais quatre ans plus tard le botaniste anglais Moggridge et le naturaliste allemand Dieck observent *de visu* la présence des signes et font une communication la même année à leur sujet au congrès préhistorique de Norwich. En 1877, le gouvernement français charge Emile Rivière d'une exploration sur les lieux, et ce savant rapporte plus de 400 dessins documentaires. Mais le véritable inventeur des gravures rupestres du mont Bego demeure sans doute l'Anglais Clarence Bicknell qui, entre 1881 et 1918, consacre son temps et ses efforts à dresser solitairement leur inventaire. Il en découvre plus de 15.000, les mesure, les décalque, les photographie et les fait peu à peu connaître au monde savant. Après sa mort les travaux sont repris par des Italiens, entre autres M. Barocelli, puis M. Carlo Conti, qui poursuit l'inventaire de Bicknell et porte de 15.000 à plus de 36.000 (!) le nombre des gravures repérées. Il en exécute des moulages, dont certains sont actuellement visibles au musée Bicknell, à Bordighera, près de Vintimille. Ce labeur méthodique a malheureusement été interrompu par la dernière guerre. Depuis, le musée de l'Homme a fait exécuter des relevés photographiques, et un film documentaire a été tourné l'an dernier par le signataire de cet article. Il s'agit de gravures en creux obtenues par un martèlement plus ou moins habile qui a décapé la pellicule superficielle de la roche. Le creux n'excède guère 2 ou 3 millimètres et parfois l'érosion l'a terriblement laminé. Les objets figurés sont réduits à une projection plane aux contours, avec creusement de la surface interne. Les dalles (schistes) portant les gravures sont en général de faible inclinaison, magnifiquement polies par l'érosion glaciaire et recouvertes d'une sorte de patine orangée probablement due à la décomposition de sulfures ferreux qu'elles contiennent en pépites. On ne distingue aucune orientation particulière dans leur disposition et il n'y a pas non plus d' « ensembles », mais une série de juxtapositions et parfois de superpositions, comme dans les dessins cavernicoles. Sur la même dalle on trouve côte à côte des gravures de techniques et manifestement d'époques différentes, dont chacune doit avoir été le fruit d'une initiative particulière ; mais néanmoins ce sont partout, avec quelques variantes de détails, les mêmes classes de signes, ce qui implique une tradition rigoureuse. Ces classes sont peu nombreuses. En voici une description sommaire :

1° 50 % de l'ensemble sont constitués par le « signe cornu » ou fourchu, paraissant dériver de la projection plane d'une tête de bovin plus ou moins stylisée. Le tracé des cornes est filiforme, et elles s'achèvent parfois dans des zigzags ahurissants sur lesquels nous reviendrons. C'est dans cette classe de signes que l'on rencontre les dimensions les plus variées, de quelques centimètres jusqu'aux 6 m. 50 d'envergure du signe cornu géant de la « Dalle sacrée ».

— Le signe dit « panier » est voisin du signe cornu, mais une barre de fermeture, quelquefois ajoutée après coup, relie les pointes des cornes, ce qui lui donne effectivement la vague apparence d'un panier muni d'une anse.

— Le signe « peau » a été interprété, douteusement, comme représentant la peau d'un bovin mise à sécher sur les rochers.

— Le signe « charrue » plus ou moins stylisé, mais dont la signification est claire, représente, en projection plane toujours, une charrue primitive : deux signes cornus reliés par un joug ; le manche et un soc.

— Pour clore la série « cornue » il faut noter encore certains graphismes de signification indéterminée, mais comportant la bifurcation caractéristique, laquelle constitue également l'élément de base de petites compositions irréalistes où on la trouve répétée plusieurs fois.

2° Le groupe des armes et des outils (agricoles), que l'on a pu dater par comparaison des débuts du bronze et du fer, contient des couteaux, des poignards, des hallebardes, des faux, des pointes de flèche et de lance, peut-être des haches polies et des poignards de pierre ;

3° Les signes dits « planimétriques » montrent des contours plus ou moins réguliers et géométriques, des quadrillages, des labyrinthes. Certains d'entre eux ont un aspect « cadastral » si prononcé qu'on a pu émettre l'hypothèse de plans de propriétés agricoles ou d'enclos à bétail. Mais d'autres sont remplis d'un réseau de lignes agencées d'une manière apparemment gratuite. Les intentions esthétiques proprement dites sont rares, mais existent cependant dans certaines compositions ;

4° Différents signes tels que points, croix (simples), cercles, cercles concentriques, roues, étoiles, peut-être des symboles solaires ;

5° Enfin des figurations humaines. Quelques « bonshommes » (nus, sexe apparent) paraissant conduire les charrues ou se livrant à une gesticulation indéterminée — il n'y a pas de scènes de chasse ou de guerre — et surtout quelques gravures majeures qui constituent les chefs-d'œuvre de cette étrange exposition rupestre, entre autres :

Le « Chef de tribu » (ainsi nommé par Bicknell). Il se trouve avec d'autres signes sur une belle dalle d'anagénite verdâtre située face à l'ouest, rive droite du torrent des Merveilles, personnage debout, bras étendus en posture d'orant. La tête paraît frappée à la hauteur de l'oreille gauche par un poignard, mais il s'agit peut-être d'une simple juxtaposition ;

Le « Mago » (sorcier), ainsi nommé par les Italiens. Extraordinaire visage barbu porteur d'une paire de petits yeux méchants, d'une rangée de dents menaçantes et de deux nez superposés (masque ?). La ligne des joues, synthèse hardie, se continue directement par des bras brandissant des poignards divergents. Cette gravure, située sur les dalles du roc des Merveilles, face au Bego, a tout l'air d'une figure de conjuration ;

La Dame-sans-tête. Composition très voisine de celle du « Chef de tribu ». Même attitude générale, mais tête remplacée par une paire de cornes.

Il est évident que cet ensemble remarquable et géographiquement situé d'une manière aussi insolite a suscité au plus haut point la curiosité des explorateurs. On en est encore réduit actuellement à des hypothèses à propos de faits que nous résumerons succinctement :

1° D'après les armes et les techniques il semble pour l'instant que « l'ère florissante des gravures puisse se situer entre l'extrême fin du Néolithique et le milieu du deuxième âge du fer » (commandant Octobon). Les gravures ont donc trois mille ou quatre mille ans ;

2° La répétition systématique des mêmes signes implique une tradition rigoureuse s'étendant sur de nombreux siècles et exclut totalement l'hypothèse simpliste d'un « travail de pâtres » ;

3° Par suite des conditions précaires de vie dues à l'altitude dans une région inhabitable en hiver, il est impossible que l'ensemble puisse être l'œuvre d'une communauté résidant sur place ;

4° D'autre part, la présence des outils agricoles, des charrues, des signes cornus, des plans cadastraux paraît désigner une population de civilisation agricole habitant la plaine ou les basses vallées environnantes ;

5° Il n'y a aucun but immédiatement pratique à ce gigantesque travail collectif de gravures. Il s'agit probablement d'une manifestation rituelle à caractère magico-religieux, d'un culte rendu à une divinité montagnarde redoutable, peut-être confondue avec une divinité-tonnerre... (on a interprété les zigzags ahurissants de certaines « cornes » comme des symboles de la foudre), dont il convenait de se ménager les bonnes grâces. L'ensemble pourrait donc constituer un amas d'*ex-voto*. Armes, outils, bétail, propriétés étant placés en quelque sorte fictivement aux pieds de la divinité et offerts en don propitiatoire. Le tout ayant pu naturellement s'accompagner de cérémonies magiques et peut-être de sacrifices réels. Il faut également noter la présence de pépites de marcassite, que l'on a pu extraire pour fabriquer des objets en fer, de mauvaise qualité.

On a émis l'hypothèse que les gravures les plus archaïques avaient été martelées avec un outil en pierre. A l'appui de cette opinion nous signalons,

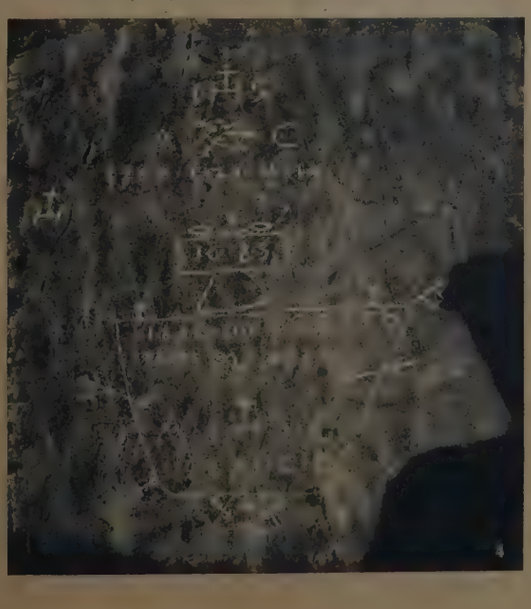
LA DALLE DITE « DU CHEF DE TRIBU » PAR BICKNELL PORTE, AVEC D'AUTRES SIGNES, UNE ÉTRANGE FIGURATION HUMAINE. QUE SIGNIFIE CE PERSONNAGE FIGÉ DANS UNE ATTITUDE HIÉRATIQUE REVÊTU D'UNE SORTE DE BLOUSE MARQUÉE DU FAMEUX SIGNE CORNU ? SORCIER ? VICTIME SACRÉE ? ON EN EST RÉDUIT AUX HYPOTHÈSES...

pour la première fois, la découverte, il y a vingt-cinq ans, par le berger Maurice Boin d'un outil de percussion d'environ 23 centimètres de longueur, en pierre noire, très dure, polie, contenant des paillettes à reflets métalliques, tenant bien en main, de section quadrangulaire avec angles arrondis, épointé à son extrémité. Malheureusement cet objet a été perdu entre temps par le berger qui en ignorait la valeur.

Signalons encore que les dalles de la montagne des Merveilles, outre les gravures préhistoriques, sont couvertes de graffiti, à partir du XVI^e siècle jusqu'à nos jours, certains extrêmement curieux. Nous y avons trouvé jusqu'à la signature en latin d'un astrologue ! Antérieurement au XVI^e siècle les inscriptions sont rarissimes. La date la plus haute que nous ayons relevée est 1120. Il est à peu près certain qu'au moyen âge (et certaines légendes de Tende corroborent cette hypothèse) cette montagne a été considérée comme hantée par tous les diables de l'enfer. Les signes cornus ont dû être interprétés comme la signature même de Satan (le Cornu, le Fourchu), d'où les dénominations significatives qui colorent actuellement la sage carte d'état-major d'un reflet soufré : cime du Diable, val d'Enfer, val du Trem (tremblement), val des Sorcières, alpe des Dragons.... Le sens même du terme Bego n'est pas encore précisé.

Par la sauvagerie de ses décors, par son atmosphère réellement « envoûtante », par la présence des pétroglyphes, cette région est l'une des plus curieuses des Alpes. En l'incorporant à son territoire la France a pris la responsabilité de sa préservation. Il importe que les Beaux-Arts prennent au plus tôt les mesures qui s'imposent. *La présence d'un garde devient nécessaire*, et les visiteurs et les touristes français ou étrangers, qui seront certainement de plus en plus nombreux, devront éviter absolument de parcourir les dalles à gravures avec des chaussures à clous, qui raient la pellicule fragile de la roche, et s'abstenir de tout graffiti afin de respecter intégralement l'un des plus mystérieux messages que nous ait légués l'humanité primitive.

Sur ces dalles fleurissent les signes du néolithique et d'autres de dates plus récentes. Voici, par exemple : 1. le visage terrifiant du « Mago » (sorcier), dont l'intention magique est bien probable ; 2. une magnifique « charrue » ; 3. les gravures dites « planimétriques », d'interprétation douteuse ; 4. des graffiti amoureux du XVII[e] et même la signature (XVI[e]) en latin d'un « astrologue » !



Ce croquis donne une idée de la répartition des zones et gravures qui entourent le mont Bego.

Un cahier de dessins

D'ÉDOUARD VUILLARD

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

VUILLARD fut le peintre d'un horizon restreint et d'un monde familier. Attentif à des changements imperceptibles pour tout autre que lui-même, il note l'attitude et l'expression des visages amis, le reflet mouvant de la lumière sur un flacon ou une tasse de porcelaine. Epris de calme et d'intimité, il reprend sans cesse les intérieurs où apparaissent les êtres chers et les objets qu'il avait à portée de la main. Ces notations d'une vie bourgeoise et paisible, qui s'est déroulée dans des ateliers poussiéreux et encombrés, dans des appartements sans luxe remplis de meubles démodés, il en a peuplé par milliers ses cahiers.

Les croquis de Vuillard sont des aide-mémoire fragmentaires grâce auxquels il donnait la vie à ses compositions ; ce sont aussi les premiers moyens d'expression d'une sensibilité très aiguë et d'un esprit d'observation qui lui faisait trouver dans les humbles témoins des occupations quotidiennes tout un univers enchanté. Sur le vif, il capte un détail ; il enregistre d'un trait la ligne essentielle, et, d'un rehaut de lavis, l'ombre, la lumière, la transparence qui vont créer cette atmosphère à la fois frémissante et étouffée dont un jour, palette et pinceau à la main, il fera l'un de ses chefs-d'œuvre discrets. Sans jamais hausser le ton, il traduira ainsi les spectacles silencieux qui s'imposaient à ses yeux et marquaient son esprit.

Le cahier que les Editions des Quatre-Chemins ont eu l'excellente idée de reproduire intégralement, même dans son désordre et ses négligences, nous permet de retrouver la présence de l'artiste et de l'évoquer dans sa tâche

coutumière. Ces croquis à la plume et à l'encre de Chine sont tracés sur des feuilles de papier écolier. Ils datent de 1890, c'est-à-dire de la jeunesse du peintre, au temps où il partageait avec sa mère un modeste appartement de la rue du Marché-Saint-Honoré.

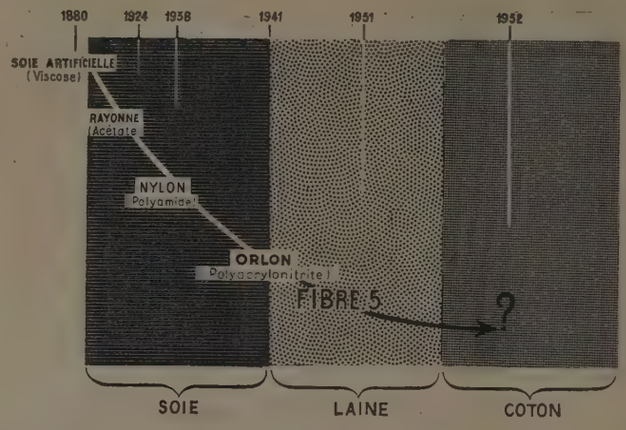
Ils nous donnent la clef des songes de cet artiste comblé de dons, auquel on ne saurait reprocher que de s'être exprimé avec trop de scrupules et de pudeur.

OBSERVATEUR ATTENTIF DE LA VIE BOURGEOISE, PEINTRE DES INTÉRIEURS PAISIBLES OU IL SE PLAISAIT A FIXER L'EXPRESSION DE VISAGES CHERS ET LES JEUX DE LA LUMIÈRE SUR DES OBJETS FAMILIERS, EDOUARD VUILLARD, DÈS SA JEUNESSE, MULTIPLIA LES CROQUIS QUI LUI SERVAIENT ENSUITE A COMPOSER SES TABLEAUX. EXÉCUTÉS A LA PLUME ET A L'ENCRE DE CHINE, CEUX QUE NOUS REPRODUISONS DANS CES PAGES MONTRENT AVEC QUELLE PRESTESSE L'ARTISTE NOTAIT GENS ET CHOSES AU GRÉ DES RENCONTRES.

PREMIERE RIVALE DU NYLON, LA FIBRE « ORLON » EST A VOLONTÉ

LAINE OU SOIE...

POUR Monsieur, des chemises de soie impeccables sans jamais avoir besoin d'être repassées, un pantalon dont le pli sort intact d'un lavage à l'eau et au savon. Pour Madame, des lainages qui n'absorbent pas l'eau, un maillot de bain qui sèche instantanément. Pour Bébé, des culottes restant chaudes et douces même humides... telles sont quelques-unes des promesses de la dernière en date des fibres synthétiques, l'*orlon*, successeur et complément du nylon. Découvert « par hasard » au cours de la dernière guerre, ce nouveau produit de l'industrie des matières plastiques, réservé jusqu'à présent à des usages industriels, est appelé à prendre rapidement une place importante parmi les textiles artificiels, entre la laine et la soie naturelle, qu'il peut indifféremment remplacer.



L'orlon est la quatrième fibre artificielle originale sortie des laboratoires de recherches, après la « soie artificielle », ou viscose, la rayonne, ou acitate, et le nylon. A la différence de ses aînées, elle se présente suivant la façon dont elle est traitée. Brute, à sa sortie de l'usine productrice, une poignée d'orlon imite à s'y méprendre une touffe de coton. Etirée en fil, elle prend l'apparence d'une soie naturelle. Convenablement filée et tissée, elle devient étoffe de laine sans perdre, en aucun cas, ses propriétés.

La principale de celles-ci réside dans son « imperméabilité » d'un type particulier qui ne lui permet pas d'absorber plus de 3 % de son poids d'eau, alors que la rayonne en retient 50 % et que la laine s'en gorge jusqu'à quadrupler de poids ! L'orlon est aussi solide mouillé que sec, perdant à peine un quart de sa résistance là où laine, soie et rayonne sont totalement détruites. Après plus d'un an d'exposition à la pluie, au vent et au soleil, un échantillon de tissu d'orlon a conservé 77 % de ses qualités initiales. Le soleil n'a pratiquement aucun effet sur sa structure, et il en va de même pour l'eau de mer, la plupart des alcalis et des acides, les huiles végétales ou minérales, pour tous les insectes et toutes les moisissures.

D'une très grande élasticité, l'orlon bénéficie d'un poids spécifique peu élevé qui en fait un tissu léger sous une épaisseur confortable. Enfin, pour la première fois, un textile artificiel se révèle aussi chaud que la laine, qualité qu'il conserve, dit-on, même mouillé.

UNE FIBRE IMPUTRESCIBLE A USAGES INDUSTRIELS

L'orlon trouva une première utilisation comme *filtre à poussières* dans les cheminées d'usines. C'était là un emploi trop modeste pour un matériau doté de propriétés électriques incomparables qui en font un isolant de choix. (L'acrylonitrile — matière première de l'orlon — est un produit intermédiaire dans la fabrication du caoutchouc synthétique.) En 1943, alors que sa production se réduisait à quelques échantillons dont le prix de revient se révélait prohibitif, il fut réservé aux joints de batteries de sous-marins et aux coupoles de radar. On songea évidemment à tisser des étoffes pour les troupes du Pacifique-Sud ; sous ce climat, les autres matières moisissaient en quelques jours, mais une production massive était encore impossible.

Depuis, les nouveaux tissus ont fait leurs preuves, sous forme de bâches, auvents, toiles de tentes, puis de voiles et de cordages, et l'on peut dès cette année envisager une automobile « découvrable » dont la capote d'orlon durera aussi longtemps que le moteur ou la carrosserie.

DE LA « SOIE ARTIFICIELLE » A LA « LAINE SYNTHÉTIQUE »

Pincés et cardés, les brins d'orlon deviennent légers et moelleux comme une touffe de laine. Tissés, ils forment des étoffes comparables à celles de laine en tous les points sauf un : le tissu d'orlon n'est pas absorbant. C'est d'ailleurs là moins un inconvénient qu'un avantage, puisqu'il ne se chiffonne ni ne feutre, qu'il se lave facilement et sèche très vite. A poids égal, la laine d'orlon est plus épaisse et plus chaude que la laine naturelle. Costumes et pardessus supportent de multiples « lessives » — chemises et sous-vêtements résistent aux produits détersifs — rideaux et draperies conservent leurs plis.

Avec l'orlon sous sa forme « soie » on confectionne imperméables, chapeaux, parapluies inusables, des stores qui ne se « fanent » pas, des gants et des vêtements de travail protégeant efficacement des liquides bouillants et des projections d'acides ou de graisses.

CHARBON+PÉTROLE+EAU+AIR=ACRYLONITRILE=ORLON

Le terme « orlon » désigne non pas un produit, mais un type de substances chimiques de la famille des *acryliques*, laquelle a déjà fourni, on le sait, nombre de plastiques solides qui sont utilisés couramment aujourd'hui en chirurgie ainsi que dans diversés industries, en particulier celles de l'éclairage et de l'automobile. La matière première de l'orlon est l'acrylonitrile, fabriqué à partir de l'éthyl, de l'oxygène et de l'acide prussique. Sous l'action de catalyseurs, l'acrylonitrile subit l'indispensable « polymérisation », c'est-à-dire que ses molécules s'accrochent en longues chaînes caractéristiques de toutes les résines synthétiques modernes. Le polyacrylonitrile ainsi obtenu est une substance blanche et pure, apparemment insoluble, qui ne semblait pas, au premier abord, devoir fondre pour traverser une filière et se transformer ainsi en une fibre textile. Il fallut, en fait, près de dix années de recherches et une dépense de quelque 28 millions de dollars pour passer de la substance chimique brute au tissu utilisable.

L'orlon fut découvert aux laboratoires Du Pont de Nemours par un groupe de savants qui cherchaient un moyen d'accroître la résistance de la rayonne à l'humidité. Etudiant à cette fin les propriétés des acrylonitriles — dont on venait de réussir la polymérisation — ils se demandèrent si ces produits ne seraient pas susceptibles de fournir, seuls, une fibre synthétique originale. A vrai dire leur aspect était peu engageant, et il fallut essayer plus d'un millier de solvants avant de découvrir ceux qui convenaient au nouveau polymère. Encore s'agissait-il de produits chimiques rares, pour lesquels il fallut élaborer un procédé de fabrication.

Cette première étape franchie, restait la transformation en fibre de ce liquide incolore. Contrairement au nylon, l'orlon ne pouvait être étiré à la température normale, et il devait l'être de trois à huit fois pour assurer la formation indispensable des longues chaînes de molécules dont dépend la solidité finale. Trois années de recherches ne furent pas trop pour créer le matériel spécial permettant un travail à haute température.

Pourtant, lorsqu'en 1946 les cinquante premiers kilogrammes d'orlon sortirent de l' « usine-pilote », des spécialistes avaient déjà éprouvé, par une série de tests, toutes les propriétés de la nouvelle fibre, tandis que d'autres s'occupaient des débouchés commerciaux possibles. Quelques tonnes sortaient l'année suivante d'une nouvelle usine, et une troisième installation, capable de produire 3.000 tonnes par an, s'ouvrait en 1948 dans une petite ville de la Caroline du Sud.

DIFFICULTÉS DE DERNIÈRE HEURE

Les balles d'orlon allaient-elles être lancées sur le marché ?... S'il n'en fut rien, c'est que le principal problème n'était pas encore résolu : la fibre nouvelle étant encore incolorable. En raison même de sa principale qualité — son très faible pouvoir absorbant — elle ne « prend » aucune teinture selon les procédés habituels. Lorsque, au début de 1950, la grande usine de production fut achevée, on ne savait pas encore si l'on pourrait teindre les 3.000 tonnes qu'elle s'apprêtait à fabriquer. L'orlon conserve ce que les services commerciaux appellent pudiquement « sa jolie couleur naturelle »... un blanc jaunâtre ! Mais six mois plus tard la firme entreprend la construction d'une usine double de la première (coût : 30 millions de dollars), d'où pourront sortir annuellement non plus 3.000, mais 12.000 tonnes d'orlon... en toutes teintes. Le service des colorants a gagné la partie, au prix d'une légère altération de la fibre qui est teinte sous pression.

L'orlon envahit immédiatement le marché, car il se traite comme le coton, sans exiger un usinage spécial — teinture exceptée. La question des matières premières ne se pose pas puisque les acrylonitriles sont disponibles directement dans l'industrie, et la « laine synthétique » va pouvoir lutter avec la laine naturelle sur le terrain des prix.

L'ORLON, SUCCESSEUR DU NYLON ?

Moins coûteux, plus confortable, aussi léger que le nylon, l'orlon est-il appelé à remplacer, à détrôner son prédécesseur ? « En dépit des apparences, il n'en sera rien, affirment les spécialistes. Le nylon reste la fibre synthétique la plus solide et donne entière satisfaction dans les domaines où il est utilisé. Il faut voir dans l'orlon non un remplaçant, mais un complément. D'autres fibres font d'ailleurs leur apparition dans les cuves de « polymérisation » : le « dynel », composé d'acryliques et de chlorure de vinyl, et surtout la « fibre V », dont on sait seulement qu'elle est plus élastique que la laine et qu'elle élargit les propriétés de l'orlon, annonçant une prochaine révolution dans le rayon des « tissus d'été ».

L'avenir est, semble-t-il, aux « combinaisons » des différentes fibres synthétiques. Loin de rejeter, au fur et à mesure, les anciennes fibres, les nouvelles leur redonnent une utilité, en permettant, par de multiples dosages, la fabrication de « tissus mélangés » aux qualités variées, selon l'usage que l'on attend d'eux.

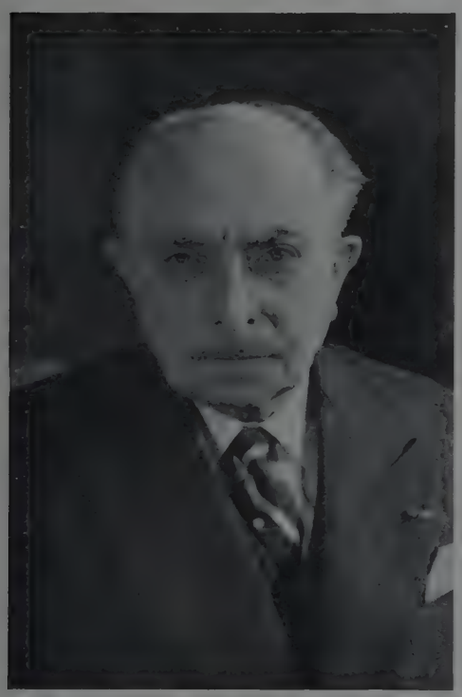
La seule fibre naturelle importante que les laboratoires n'ont pas permis jusqu'à présent de remplacer reste le coton. Il faudrait, dit-on, la découverte d'un nouveau phénomène chimique pour songer à concurrencer un textile de prix aussi modique. « Cela ne signifie pas — ajoutent les créateurs du monde plastique — que nous n'allons pas nous y attaquer un beau matin ! »

CLAUDE THOMAS.

il y a quarante ans...

CETTE PHOTOGRAPHIE MONTRE LE TRANSPORT PAR ROUTE — DES ATELIERS CAUDRON, A RUE, DANS LA SOMME, VERS PARIS — DU BIPLAN (A GAUCHE) SUR LEQUEL GRANDSEIGNE DEVAIT RÉUSSIR LE PREMIER VOL DE NUIT.

R. GRANDSEIGNE EFFECTUAIT LE PREMIER VOL DE NUIT



UNE PHOTOGRAPHIE RÉCENTE DE GRANDSEIGNE. CI-DESSOUS : L'AVIATEUR DEMEURE PASSIONNÉ DE MÉCANIQUE ET POURSUIT SES RECHERCHES.

PAR JACQUES BOËT

Le 11 février 1911 les Parisiens apprenaient en ouvrant leur journal qu'un exploit sans précédent avait été accompli pendant qu'ils dormaient. Pour la première fois un aviateur — un Français — avait réussi un vol de nuit. Un des chroniqueurs sportifs du moment, Gustave de Lafreté, le contait en ces termes à ses lecteurs :

« Malgré l'interdiction de voler au-dessus des villes, un aviateur, le jeune Robert Grandseigne, a eu l'audace de voler au-dessus de Paris pendant la nuit de jeudi à vendredi. Il s'est élevé à 2 h. 30 du terrain de manœuvres d'Issy-les-Moulineaux ; après un tour du terrain, pilotant un biplan, il s'est dirigé vers Grenelle, la tour Eiffel, Auteuil, et il est venu atterrir, en vol plané, en face de son hangar, à 3 h. 32. »

L'aventure faillit d'ailleurs mal tourner pour l'audacieux. L'interdiction de survoler la capitale — et, plus encore, de nuit — était formelle. Il ne fallut rien de moins que l'intervention du comte de La Vaulx, président de la commission de discipline de l'Aéro-Club, pour éloigner du hardi pilote les foudres dont il était menacé !

Robert Grandseigne avait à ce moment vingt-six ans. Laissons-le se présenter lui-même :

« J'étais hanté depuis longtemps par le problème du plus lourd que l'air. La maison Antoinette m'engagea comme simple artisan en 1908 — avec mon premier camarade d'aviation, Armand Gobé — ce qui me permit de me familiariser avec la construction que l'on devait par la suite appeler « aéronautique ».

» En 1909 je devins l'un des collaborateurs de Louis Blériot avec mon vieil et défunt ami Mamet, sans compter ceux qui composaient l'équipe du « grand patron ». C'est Mamet et moi qui remîmes en état à Londres — aux usines Clément Talbot — après la traversée de la Manche, l'appareil de Blériot tel qu'il est exposé depuis au musée des Arts et Métiers. Puis, après un accident d'atelier, je construisis les premiers Goupy avec Ladougne. Ensuite je passai chez Caudron. J'avais déjà piloté le Blériot, mais je ne pouvais obtenir mon brevet de pilote, mes moyens ne me le permettant pas à l'époque. Je fus ensuite recommandé par Géo Lefèvre aux frères Caudron pour la présentation à Paris du type G.-1., petit biplan qui devint le G.-3. »

Pour comprendre l'étonnement admiratif des Parisiens lorsqu'ils surent que pour la première fois un vol de nuit avait été réussi, il suffit de comparer les appareils d'alors à ceux qui, aujourd'hui, relient quotidiennement des continents. Temps héroïques ! L'exploit de Grandseigne avait été accompli sur un biplan Caudron équipé d'un moteur Anzani développant une puissance de 20 à 25 CV, synthèse du Wright et du Curtiss.

Ces appareils coûtaient des prix qui laissent aujourd'hui rêveur. On pouvait s'offrir un biplan pour 10.000 francs ! Et le type « course » était vendu 33.000 francs. C'était, il est vrai, une somme en 1911.

Robert Grandseigne continua sa carrière après ce début qui lui valut la notoriété, et il se spécialisa dans les vols de nuit.

C'est ainsi qu'il eut l'occasion, en 1912 et 1913, de faire plusieurs raids nocturnes sur monoplan métallique Clément-Bayard. L'un d'eux se termina par un atterrissage dans un pré, non loin de l'église de Ver (Oise) ; un autre, à Roye (Somme), sur un champ de betteraves, le 22 octobre 1913, alors que le pilote revenait de Valenciennes, où il avait atterri normalement le même jour, à 13 heures, sur une grande place.

Ce dernier vol avait été effectué avec un appareil équipé pour tenter la traversée de l'Allemagne sans escale. Mais il se brisa au sol, par un vent de plus de 22 mètres à la seconde, quelques jours avant la tentative, lors de la présentation devant une commission. La carrière d'aviateur de Robert Grandseigne fut d'ailleurs marquée de nombreux accidents, et qui ne furent pas tous légers ! Six chutes graves et vingt blessures en témoignent. Ces mauvais coups du sort ne découragèrent pas ce modeste et hardi pionnier de l'air, ce chercheur infatigable si pleinement dévoué à l'aviation française.

BAIGNÉ, EMMAILLOTÉ, IL A BIEN MÉRITÉ SON BIBERON.

DEPUIS CENT SOIXANTE-
S'EST CONSACRÉE

PAR ROGER DARDENNE

★ MATERNEL PAR SON TITRE, L'ASILE L'EST AUSSI PAR SON RÉGIME SOUPLE ET FAMILIAL GRACE AUQUEL LES JEUNES FEMMES RETROUVERONT QUIÉTUDE ET CONFIANCE.

CENT SOIXANTE-DIX ANS, c'est pour une institution un âge très respectable. Qu'après cette longue course elle ne donne point de signes de décrépitude ou d'essoufflement, qu'elle se prouve, au contraire, robuste, vivace, apte à croître et à progresser encore, on ne peut qu'admirer ! Tel est le cas de la Société philanthropique, qui demeure en pleine activité quoique ayant dépassé assez largement le siècle et demi puisqu'elle est née en 1780.

Elle fut fondée par quelques hommes d'élite désireux de « secourir par le concours de leur fortune ou de leurs lumières la vertu indigente et souffrante ». C'était le style

LA CUISINE EST SPACIEUSE, COMMODE ET D'UNE PROPRETÉ EXEMPLAIRE.

DIX ANS LA SOCIÉTÉ PHILANTHROPIQUE AU SERVICE DES DÉSHÉRITÉS

AVEC UN TENDRE SOURIRE LES MAMANS SE PENCHENT SUR LES PETITS LITS. AU DELA DU JARDINET MODESTE APPARAIT SAINT-PIERRE DE MONTROUGE.

du temps où, derrière Rousseau, on avait la larme facile et abondante. Pourtant il n'en faut pas sourire, car ce noble programme a été rempli.

Dès ses débuts, Louis XVI s'étant proclamé son « Chef et Protecteur », lui ayant même, dit-on, donné le nom qu'elle porte, la Société philanthropique s'attacha à venir en aide aux vieillards, aux infirmes, aux familles nombreuses, à l'enfance malheureuse. Elle affirmait en 1784 l'excellence de la méthode imaginée par Valentin Haüy pour l'éducation des jeunes aveugles. A leur intention elle organisait les écoles de lecture et de filature, préfiguration de l'Institut national actuel.

D'année en année la société développait son action, fondait des œuvres nouvelles, s'augmentait d'un comité de dames, s'ingéniait à multiplier les modes d'assistance. (Qu'on songe à l'innovation que représentait en 1789 la création d'asiles de nuit pour femmes et enfants !) Elle fut reconnue d'utilité publique le 27 septembre 1839 ; elle avait déjà surabondamment fait ses preuves. Pour l'animer d'une impulsion énergique, les hommes éminents ne lui ont jamais manqué. Faut-il citer Pasteur, Parmentier, Du Pont de Nemours, le duc de Berry, Chardon-Lagache, Delessert, le comte d'Haussonville, le prince d'Arenberg, le marquis de Vogüé ?

Mais plus que sur un historique, si riche de faits soit-il, nous voudrions insister sur les idées qui régissent l'activité de la Société philanthropique. Elle entend venir en aide à tous ceux que la rigueur du sort a frappés, sans distinction de culte, d'origine ou d'opinion. Aussi bien, elle admet dans son sein des hommes.

La Société philanthropique a une autre caractéristique : elle est une œuvre privée qui doit sa prospérité à ses membres, aux âmes généreuses qui n'ont jamais cessé d'encourager son effort. Et sans doute est-ce parce qu'elle a toujours su trouver en elle et autour d'elle les ressources nécessaires — cela dit sans mésestimer les concours officiels qui se sont manifestés à certaines époques — qu'elle a toujours aussi fait preuve d'une extrême discrétion. Dût la modestie de ses dirigeants s'en effaroucher, il nous a paru équitable de mettre en lumière cette association qui a survécu aux changements de régime et qui, à travers les vicissitudes historiques, est restée fermement attachée aux principes des hommes qui l'ont fondée : respect de l'individu et amour de l'humanité.

Comment mieux éclairer cette action bienfaisante qu'en parcourant les trente-trois œuvres de la Société philanthropique ? Il en est de tous ordres : asiles, fourneaux économiques, hôpitaux chirurgicaux à Clichy et à Paris, foyers d'étudiants, maisons d'accueil, de repos, de convalescence et de retraite, crèches, habitations économiques, logements-ateliers (une création du plus vif intérêt qui remonte à 1888).

Nous commencerons cette promenade par un établissement que Pasteur inaugurait le 8 juin 1886 : l'asile maternel du passage Rimbaut, œuvre prénatale et postnatale.

LES MONOMANES DU BIENFAIT

Lorsque l'illustre savant présida l'inauguration de cet asile, il était au faite de sa gloire. Il venait de découvrir le vaccin contre la rage. Il félicita la Société philanthropique d'avoir résolu « un des problèmes les plus difficiles qui soient au monde : faire le bien ». Il montra tous les obstacles qui s'accumulent devant une pareille entreprise. Et il ajouta : « Heureusement, il y a je ne sais quelle force secrète qui pousse ceux qui ont la sainte monomanie du bienfait à aller toujours de l'avant. Rien ne les rebute. Ils ont le génie de l'intrigue pour leurs malheureux. Et, à mesure qu'on marche dans cette voie, on est entraîné par le bien même. Il n'y a plus ni barrières ni frontières. On fait ce que vous faites...

» En dépit des pessimistes, il faut reconnaître que notre siècle aura eu, plus que tous les autres siècles, le souci des humbles, des souffrants et des tout petits. Poursuivi par l'idée fixe de leur venir en aide, il aura fait trois grandes choses : il aura combattu la *maladie*, la *misère* et l'*ignorance*. »

Or soixante-quatre ans plus tard, le 2 mars 1950, de nouvelles installations étaient inaugurées passage Rimbaut. L'asile s'était agrandi. La cérémonie était présidée par le propre petit-fils de Pasteur, par le professeur Pasteur Vallery-Radot, membre de l'Académie française et de l'Académie de médecine, qui ne manqua pas de rappeler ces paroles de son aïeul : « On ne demande pas à un malheureux : de quel pays ou de quelle religion es-tu ? On lui dit : tu souffres, cela suffit ; tu m'appartiens, et je te soulagerai. »

Répondant à l'allocution du président de la Société, M. Pasteur Vallery-Radot disait spirituellement : « Dans le monde cruel où nous vivons, le qualificatif de *philanthrope* est un peu démodé, comme l'adjectif *vertueux*. Nous ne pouvons que le déplorer. Tant qu'il y aura sur la terre des hommes dignes de jouir de ce don étrange et merveilleux qui s'appelle la vie, il faudra qu'ils pratiquent la *philanthropie*, c'est-à-dire l'amour de l'humanité, et la *vertu*, c'est-à-dire, si j'en crois le dictionnaire de l'Académie française — dont les définitions sont d'ordinaire, quoi qu'on en dise, excellentes — une « disposition ferme, constante de l'âme, qui porte à faire le bien et à fuir le mal ».

Et après avoir esquissé une brève histoire de la philanthropie l'éminent académicien conclut : « Etre philanthrope, c'est avoir de la considération pour la personnalité humaine, c'est concevoir la primauté de l'individu sur la masse, c'est défendre notre civilisation. C'est pratiquer la devise de votre société : « Amour et respect de » l'humanité. »

L'ASILE DU PASSAGE RIMBAUT

L'asile s'abrite discrètement, derrière l'église de Montrouge, dans une courte et calme voie, le passage Rimbaut, qui relie l'avenue du Maine, paisible en cette partie terminale de son cours, et la populeuse et bruyante avenue d'Orléans, qui porte maintenant le nom glorieux de Leclerc. Des fenêtres de l'asile on découvre l'abside de l'église à travers les arbres, décharnés par l'hiver, d'un jardinet.

C'est là un lieu de refuge où de jeunes femmes sont reçues avant et après leur maternité. Maternité qui n'a pas toujours été souhaitée, qui crée de douloureuses situations, qui s'accompagne souvent de drames intimes ou familiaux. Dans cette maison tranquille, entourées, ainsi que leurs bébés, de soins attentifs, les jeunes mamans se reprennent, se détendent, retrouvent confiance. Elles partiront réconfortées physiquement et moralement. Plus d'un roman mal engagé trouve heureusement un dénouement optimiste. La discipline, au surplus, n'a rien de rigide. Bien entendu, les heures des tétées et des soins sont scrupuleusement observées. A part cela, point de contrainte personnelle.

Accueillies à l'asile, comme nous l'avons dit, quelque temps avant la naissance de l'enfant, les mères y reviennent, leurs couches faites, passer quelques semaines. Cette solution de continuité dans leur séjour disparaîtra lorsque la Société philanthropique aura, comme elle le projette, transformé un pavillon de l'immeuble en maternité.

Ce n'est pas assez de dire qu'une propreté méticuleuse règne à tous les étages de l'asile. Partout s'affirment le souci du confort, la volonté d'éviter toute promiscuité, de préserver et de favoriser aussi largement que possible la vie individuelle. Une ingénieuse disposition des dortoirs, par exemple, permet à chacune des pensionnaires de disposer d'une chambrette. Salles de bains et cabinets de toilette bien agencés autorisent cette coquetterie discrète dont une femme ne saurait se départir sans grand dommage et dont on perd si facilement le goût quand la vie est méchante. De fait, ici, tout le monde est soigné, avenant, à l'unisson du décor net, qui fleure l'encaustique.

Et les enfants ? Tous ceux que nous avons vus sont bien vivaces et témoignent de l'excellence des soins qu'ils reçoivent. Le contrôle médical est exercé avec toute l'attention nécessaire. Une galerie a été aménagée en « solarium ». Dès les premiers beaux jours les bébés y sont amenés et laissés autant que la température le permet. Pour eux également une propreté rigoureuse est de règle. Les petites baignoires disposées autour d'une pièce permettent de faire commodément leur toilette. Au centre, une large table sur laquelle on emmaillote les enfants. Les biberons sont conservés dans une grande armoire frigorifique. Partout on a veillé à ce que l'hygiène soit respectée.

Aussi, dans cette maison qui, vue du dehors, paraît austère rencontre-t-on des visages qui n'ont rien de triste. Les religieuses qui ont la charge de l'établissement guident leur petit troupeau avec une patience affectueuse et donnent l'exemple de la bonne humeur. L'exemple aussi du recueillement et de la confiance dans la minuscule chapelle où chaque jour elles prient pour que les péchés du monde soient absous.

(A suivre.)

L'OPINION DE DENIS MARION

SUR « ONZE FIORETTI DE FRANÇOIS D'ASSISE »

Au début de sa biographie de saint François d'Assise, G. K. Chesterton fait remarquer avec humilité que pour rendre avec exactitude la vie d'un saint il faudrait que l'auteur fût un saint lui-même. Sans doute cette constatation n'a-t-elle pas empêché l'écrivain anglais d'entreprendre une tâche pour laquelle il savait ne pas être fait, mais du moins lui a-t-elle inspiré l'humilité nécessaire à qui aborde une œuvre au-dessus de ses forces et qui entend s'en tirer sans ridicule. Il est dommage que Roberto Rossellini n'ait pas partagé ce point de vue en décidant de consacrer un film au Poverello. Il aurait évité bien des pièges dans lesquels il a foncé et dont il n'a pas trouvé moyen de sortir par la suite.

Rendons-lui toutefois cette justice qu'il a évité un premier danger : aucun miracle n'est représenté à l'écran. Que le spectateur soit religieux ou incrédule, il lui est en effet insupportable de voir la contrefaçon d'une intervention divine, car à ce moment il ne peut plus être dupe de l'illusion de la réalité qui est le fondement même du spectacle cinématographique.

Très sagement, Rossellini s'est borné à onze traits de la vie de saint François d'Assise qui sont explicables selon une conception rationnelle du monde, sans cesser pour autant d'être extraordinaires. Mais il s'est heurté à deux obstacles dont il ne paraît pas avoir triomphé.

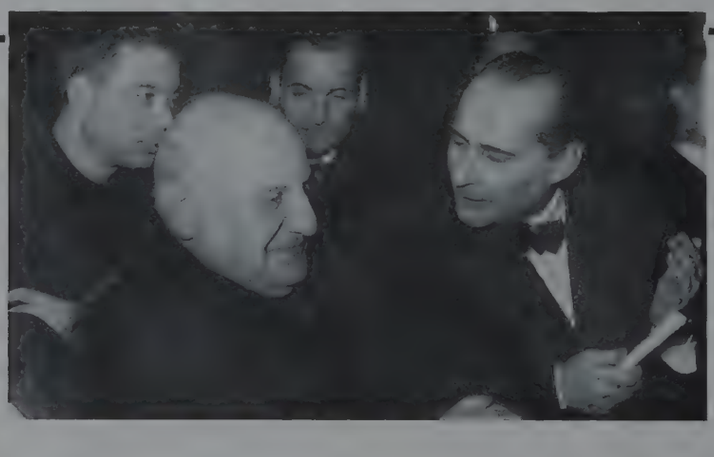
Le premier, et le moins grave, c'est qu'il a cru être fidèle à l'esprit de pauvreté de son protagoniste en se bornant à représenter saint François et une douzaine de ses compagnons dans le misérable ermitage qu'ils ont construit de leurs mains : paysage dépouryu de beauté par lui-même, qu'une photographie plate n'avantage pas. Aucune tentative n'a été faite pour évoquer en contrepoint le monde du XIIIe siècle dont le prédicateur entendait se séparer d'abord, quitte à le régénérer ensuite. Car l'épisode qui se passe dans le camp d'un condottiere est d'un ridicule si vaudevillesque, aggravé encore par les pantalonnades d'Aldo Fabrizi (qui a jamais osé comparer cet auguste de cirque au grand comédien qu'était Raimu ?) qu'il vaut mieux le passer sous silence.

Visuellement (et c'est l'essentiel à l'écran) la fondation de l'ordre des franciscains se réduit aux allées et venues de quelques garçons en robe de moine. Je ne sais pas pourquoi, mais un homme qui court, à moins que ce ne soit un champion olympique, est toujours un peu ridicule ; quand il est enjuponné, c'est pire encore. Lutter contre cette évidence est absolument impossible, et il est à craindre que le public ne parvienne pas à conserver son sérieux devant ces galopades à flanc de coteau. D'autant plus que Rossellini ayant eu recours, selon son habitude, à des non-professionnels, aucun des acteurs improvisés (bien qu'ils soient d'authentiques franciscains) ne réussit le tour de force de conserver une certaine dignité d'attitude en s'agitant de la sorte.

Le second obstacle, c'est que le véritable intérêt de l'histoire de saint François d'Assise et de ses compagnons est évidemment de nature spirituelle, sinon mystique. C'est-à-dire qu'il se situe dans l'âme des personnages et non dans leur comportement, et qu'il est extraordinairement difficile de le traduire en images. Rossellini au lieu d'attaquer le problème de front a cru l'éviter en faisant confiance au dialogue. Mais il ne suffit pas de faire réciter à un figurant agenouillé, les mains jointes, fût-ce le *Pater noster*, pour donner une impression satisfaisante d'un contact personnel avec Dieu. A cet égard, il faut reconnaître que la patience et la minutie de Robert Bresson dans le *Journal d'un curé de campagne* obtiennent un résultat infiniment meilleur.

Ce qui se trouve confirmé par le fait que la meilleure séquence, de très loin, est celle — qui ne comprend pas une syllabe de dialogue — de la rencontre de saint François avec un lépreux. A l'exception des sanglots de la fin, déplaisants pour ceux qui ne partagent pas l'exubérance méditerranéenne, le drame de la rencontre de la pire misère physique et morale avec la plus brûlante charité est évoqué avec une sobriété magistrale.

Les images qu'évoque cette histoire singulière ne sont pas indignes de la musique qui les accompagne.



S. Ex. Mgr Roncalli assistait, a coté de Rossellini, a la première du film ou le metteur en scène a évoqué saint François d'Assise.

SOIRS DE CANNES

PAR MARCEL IDZKOWSKI

Cannes l'hiver. J'ai toujours été sensible à ce charme indéfinissable dont je ne me lasse point à travers les années. Pourquoi consulter le calendrier ? Les mimosas annoncent le printemps avec une régularité de métronome, et, à en juger par tous ceux que je rencontre sur la Croisette, mon attirance n'apporte pas la preuve d'une extrême originalité... elle est partagée par des gens de goût puisqu'ils pensent comme moi !

Après m'être décerné ce brevet du parfait hivernant, j'en arrive à croire que François André est, à coup sûr, le plus fin psychologue du tourisme français puisqu'il nous entraîne partout où il est. J'ai toujours soupçonné ce grand seigneur d'être aussi un poète. D'autres savent diriger un casino, s'occuper de jeux et de restauration, mais ce sont là des qualités ordinaires, alors que François André joint à son expérience une subtilité et un tact qui en font un animateur incomparable. Comme Le Suquet qui surplombe le port — et c'est une vue que je m'offre toujours en déjeunant aux Ambassadeurs — François André s'incorpore au cadre de Cannes, qu'il chérit avec une infinie tendresse. Il demeure fidèle à la tradition, mais chaque année il varie le spectacle. En 1951, c'est au golf de Mougins qu'il s'est attaqué, et sa réussite a été totale. On vient de partout pour jouer sur les links de Mougins. Cannes possède enfin un golf digne de la Côte d'Azur.

QUAND DODERO SÉJOURNAIT SUR LA COTE D'AZUR

Le milliardaire sud-américain Dodero, l'homme le plus riche d'Argentine, qui vient de mourir, aimait a faire en France de longs séjours, et chaque année le voyait revenir a Cannes. Voici une de ses dernières photographies, prise au cours d'un gala aux Ambassadeurs, avec la grande cantatrice internationale Lily Pons, citoyenne d'honneur de Cannes.

A gauche, M. François André, le célèbre animateur des fastes de Cannes. Mme Petsche et le ministre des Finances se promènent sur la Croisette.

Le soleil est un peu capricieux, mais il se réserve sans doute pour Pâques t pour le Festival international du film qui se déroulera au Palais du au 20 avril. On a beaucoup plaisanté cette salle, mais elle est « presque » rête. Elle l'est, en tout cas, plus qu'elle ne l'a jamais été.

L'escadre britannique a fait flotter son pavillon sur la Grande Bleue, M. Petsche s'est promené sur la Croisette tandis que la crise ministérielle battait son plein et la grande cantatrice viennoise Elfie Mayerhofer a été la vedette de la semaine musicale viennoise, nous prouvant de merveilleuses qualités vocales que les Parisiens ne soupçonnent évidemment pas après sa malencontreuse et si brève apparition sur la scène du théâtre des Champs-Elysées.

Les semaines musicales se poursuivent. Lucette Descaves va se faire entendre et nous allons applaudir Nina Vyroubova et Michel Renault dans les ballets de Sauguet et de Milhaud. Samedi, enfin, ce sera le traditionnel gala des Ambassadeurs dans un cadre dû à Jean-Gabriel Domergue et, sans même éprouver le besoin de sortir notre carnet de soiriste, nous savons — toujours au nom de la tradition — que nous rencontrerons la marquise de Milford Haven, Sir Duff et Lady Diana Cooper, Sir Edward et Lady Baron, M. A. Vagliano, le major et Mme Eric Loder, M. Mac Avoy, M. et Mme J.-M. Goldmann, le prince et la princesse Christian de Hesse, S. E. Sardar Hardit Singh Malik et Madame, Harry Pilcer, Sir Oliver Duncan, M. et Mme Besançon de Wagner, Mme Titulesco, enfin le Tout-Cannes avec Sir et Lady Docker, le marquis et la marquise de Queensbury et tant d'autres membres de la gentry anglaise qui passent l'hiver à Cannes.

RÉCEPTION DE L'ESCADRE ANGLAISE AUX AMBASSADEURS. LE DUC DE SUTHERLAND ; M. BRET, VICE-PRÉSIDENT ; LE COLONEL SAUYER, PRÉSIDENT DE FRANCE-GRANDE-BRETAGNE, ET L'AMIRAL JOHN, COMMANDANT L'ESCADRE.

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR « LE DINDON » ET « LE PROCÈS DE MARY DUGAN »

VOILA donc Feydeau promu à la dignité de classique.

On n'a pas à reprendre son procès, et l'on veut bien qu'il s'inscrive dans la tradition moliéresque, d'un Molière qui se fût borné à écrire *la Jalousie du Barbouillé, l'Amour médecin* et *les Fourberies*. Tout est subordonné chez lui à la nécessité de faire rire : d'où sa grandeur et sa faiblesse. Dans *le Dindon*, Mme Pinchard, femme du major, est sourde, mais d'une surdité implacable. Ainsi n'entendra-t-elle rigoureusement rien des crépitantes sonneries nées du timbre dissimulé sous son matelas. Ce n'est peut-être pas d'un comique très délicat, mais allez donc rester impassible ! C'est au deuxième acte de ce *Dindon* que Feydeau a donné la meilleure mesure de son génie cocasse. Toute la distribution se retrouve dans cette chambre d'hôtel où, évidemment, il n'y a guère de chance qu'un concours même miraculeux de circonstances la puisse rassembler. La mécanique de Feydeau est gratuite, et il n'est pas question de croire une seconde à la vraisemblance des situations qui nous sont offertes. Mais la qualité du spectacle est ailleurs. Abstraction faite de la vertu comique, elle réside dans le bonheur du détail, dans la souriante cruauté avec laquelle Feydeau observe les petits ridicules de ses fantoches. Et l'on peut dire encore que si son dialogue n'est pas ennemi des à peu près et des calembours, il ne descend jamais jusqu'à la trivialité.

Le Dindon appartient à la première partie de la carrière de Feydeau. Et cette farce, malgré quelque baisse de régime au troisième acte, a sa place dans un musée du théâtre, et la Comédie-Française lui devra de belles recettes. Sa présentation à la salle Luxembourg n'appelle que des éloges. M. Jean Meyer a parfaitement compris qu'il fallait enlever l'affaire au pas de course, et sa mise en scène trépidante est un modèle du genre.

Mme Suzanne Lalique, responsable des décors et des costumes, ne contribue pas médiocrement à l'agrément du spectacle. Les costumes pastichent discrètement la mode fin de siècle en la stylisant, et les belles dames de l'orchestre ont salué d'un murmure d'admiration la ravissante robe bleue et noire de Mlle Marie Sabouret.

Et les interprètes ? Mlle Marie Sabouret, puisque j'en suis à elle, a séduit autant par sa beauté que par une grâce tant soit peu canaille qui était dans son rôle et qui ne la rendait pas moins capiteuse. Mlle Gisèle Casadesus ne s'est pas montrée moins à son avantage. Je citerai encore l'excellente Andrée de Chauveron et l'aimable Yvonne Gaudeau.

Du côté des hommes, Louis Seigner, en médecin major, ferait à la Compagnie Grenier-Hussenot une étoile de première grandeur. Jean Meyer, Ledoux, Robert Hirsch, le jeune Jean-Paul Roussillon, en chasseur boutonneux plus vrai que nature, tous sont à louer. Seul, Jacques Charon, d'ailleurs comique à souhait, m'a paru un peu grêle dans le rôle du dindon.

La reprise du *Procès de Mary Dugan* au théâtre Sarah-Bernhardt connaîtra, je pense, le succès qu'elle mérite. La pièce de Bayard Veiller, adaptée par Henry Torrès, avait été créée avant la guerre à la Comédie des Champs-Elysées, mais le plateau du théâtre Sarah-Bernhardt convient mieux au déploiement de l'action. Mlle Ginette Leclerc n'abuse pas des effets faciles. Elle est, dans le rôle de Mary Dugan, humaine et pathétique. M. Jacques Varennes a l'autorité nécessaire au rôle de l'avocat général. M. François Maistre montre de la conviction et de la gaucherie. Il faut encore citer MM. Jean Poc et Alain Nibus, Mmes Marcelle Duval et Raymonde Devarennes, et dire que *le Procès de Mary Dugan*, souvent imité, n'a pas été égalé.

LE DINDON DE LA FARCE

A LA GÉNÉRALE DU « DINDON », S. E. LE GÉNÉRAL VANIER, AMBASSADEUR DU CANADA EN FRANCE, ET M. GASTON MONNERVILLE.

MARY DUGAN ET LE BARREAU

CHALEUREUSES FÉLICITATIONS : CELLES DE Me HENRY TORRÈS A GINETTE LECLERC ET D'A.-M. JULIEN AU JEUNE FRANÇOIS MAISTRE.

AVANT DE POUVOIR POSER, SOURIANTE, DANS CE CADRE ENSOLEILLÉ DE SAINT-RAPHAËL, Mme ALZIARY DE ROQUEFORT, VICTORIEUSE AU CLASSEMENT GÉNÉRAL SUR DYNA PANHARD, AVAIT DU TRIOMPHER D'INNOMBRABLES OBSTACLES.

LE RALLYE DE SAINT-RAPHAËL

LA COURSE DE COTE QU'ENTAME LA FERRARI DE Mme SIMON, DEUXIÈME DU CLASSEMENT GÉNÉRAL, FUT LA PARTIE LA PLUS MEURTRIÈRE DU PARCOURS EN RAISON DE LA NEIGE GLACÉE QUI COUVRAIT LA ROUTE.

CETTE CONCURRENTE, IMMOBILISÉE DANS LA NEIGE, PARAIT AVOIR QUELQUES DIFFICULTÉS AVEC SON MOTEUR. ELLE A SORTI OUTILS ET BACHE QUI LUI PERMETTRONT DE REPARTIR APRÈS UNE DEMI-HEURE D'EFFORTS.

AU COURS DE LA COURSE DE COTE, CETTE VOITURE A DÉVALÉ DANS UN CHAMP DE NEIGE. SUIVEURS ET COMMISSAIRES SONT VENUS PRÊTER MAIN FORTE A L'ACCIDENTÉE ET REMETTENT LA VOITURE SUR SES ROUES.

CET ÉQUIPAGE BRITANNIQUE FIT L'ADMIRATION DE TOUS LES SUIVEURS. MALGRÉ LES RIGUEURS DE LA TEMPÉRATURE, IL EFFECTUA LE PARCOURS DANS SA PETITE M. G. DÉCAPOTÉE. LE VOICI A SON PASSAGE A SESTRIÈRES.

LES SPORTS

PAR MARCEL DANINOS

TENNIS

CLASSÉ septième l'an dernier sur la liste officielle des Etats-Unis, D. Savitt, gigantesque et jeune Américain (vingt-trois ans), met les bouchées doubles au festin de la renommée. Il termine une longue tournée en Australie par une victoire significative, celle du championnat international, après avoir défait successivement Sedgman, premier joueur australien, et le second, Mac Gregor, autre géant, ce dernier vainqueur en demi-finale du champion américain Larsen.

Conscient des progrès considérables qu'il a réalisés pendant cette tournée en Australie, Savitt, aussitôt de retour chez lui, se décide à entreprendre un voyage en Europe et en Egypte.

Le tournoi de San-Remo, qui — parallèlement à celui de Monte-Carlo sur la côte française — a conservé son prestige sur la Riviera italienne, aura valu au jeune Américain un nouveau et retentissant succès ; avoir éliminé successivement Drobny et Patty, chacun en quatre sets, et cela à peine acclimaté, ne peut être que le fait d'un champion.

HOCKEY

DU fait que les nations engagées dans le tournoi actuel de hockey sur glace ne dépassent pas la quinzaine, on ne saurait discuter l'étiquette mondiale du titre, car seuls peuvent pratiquer ce sport passionnant les pays nordiques ou les pays possesseurs de patinoires réglementaires de glace artificielle ; mais nous serions les premiers à applaudir si la qualification de « championnat du monde » venait à être interdite, car il n'est pas une seule organisation au monde, même préparée longuement, qui parviendra à réunir au même moment, en un même lieu, tous les candidats éventuels au titre. Il serait donc à souhaiter que l'exemple du tennis fût adopté par tous les sports : ce dernier est régi universellement par une autorité supérieure, reconnue par toutes les fédérations — à savoir la Fédération internationale — qui dès sa fondation, et cela depuis quelques dizaines d'années, a supprimé le titre mondial pour le remplacer par une série de championnats internationaux ; ne devient ainsi champion du monde que celui qui à la fin de l'année aura acquis cette gloire par ses victoires successives sur tous ses adversaires.

AUTOMOBILE

LA saison des rallyes automobiles bat son plein. Après celui de Sestrières, remporté par les as italiens Villoresi et Brignone, celui qui conduisit l'élite de nos conductrices de Paris à Saint-Raphaël a obtenu un beau succès.

De la capitale à la Côte d'Azur en passant par Mulhouse, Lausanne, Genève, Sestrières, Turin et San-Remo, les concurrentes affrontèrent les obstacles les plus variés dans des conditions atmosphériques particulièrement défavorables. Les deux héroïnes de cette randonnée : Mmes Alziary de Roquefort et Simon, la femme du champion bien connu, eurent un grand mérite à terminer l'épreuve après avoir montré des qualités d'endurance et de virtuosité que pourraient leur envier nombre de conducteurs du sexe fort.

Cette manifestation de la vitalité du sport automobile est d'ailleurs réconfortante au moment où nous parvient une mauvaise nouvelle : les usines Talbot ont fermé leurs portes.

PROPOS LITTÉRAIRES DE GÉRARD CAILLET

UN ROMAN N'EST PAS UNE HISTOIRE

Le différend qui vient d'opposer Graham Greene et Georges-Henri Clouzot dépasse le niveau habituel des incidents de théâtre : la personnalité des deux hommes exige qu'on lui cherche des raisons plus graves. Il ne peut s'agir d'une opposition d'individus, mais d'une incompatibilité de conceptions.

On se rappelle les faits. Premier acte : la traduction de *la Puissance et la Gloire* connaît — peut-être grâce au patronage spirituel de François Mauriac — un immense succès en France. Nous découvrons Graham Greene, qui n'est pas seulement le scénariste du *Troisième Homme*. Deuxième acte : Pierre Quet et Pierre Darban adaptent le roman pour la scène, soumettent cette adaptation à l'auteur, qui décide de la faire traduire en anglais. Troisième acte : Jouvet lit Greene à son tour, est informé de l'existence de l'adaptation française et entreprend de la monter à l'Athénée. En cours de route il fait appel à la collaboration de Clouzot. Quatrième acte : mis en présence des projets de Clouzot, Graham Greene refuse son approbation. L'affaire en est là ; les paris sont ouverts pour le cinquième acte.

D'où provient le refus de Graham Greene ? On a parlé de personnage ajouté, de découpage modifié, et l'on a découvert mille prétextes qui n'expliquent rien. S'il y a un motif réel, je crois qu'il faut plutôt le chercher dans ce qu'on me permettra d'appeler — si prétentieux que soit le terme — la philosophie de Greene et « la philosophie de Clouzot ».

La Puissance et la Gloire n'occupe pas une place secondaire dans l'œuvre de Greene. C'est, avec *le Fond du problème*, son livre essentiel. Tous deux gravitent autour d'un thème central : celui de la rédemption. La puissance et la gloire de Dieu éclatent dans la plus misérable de ses créatures s'il l'a marquée de son signe ; et c'est bien la plus misérable de toutes que ce prêtre ivrogne et lâche, traqué à mort par un gouvernement athée : le « dernier prêtre » — comme il y aura un « dernier homme » quand se seront écoulés les temps apocalytiques. Dans *le Fond du problème* Greene ira plus loin encore et se demandera si la grâce peut sauver celui-là même qui a toutes les raisons de se croire damné. L'intention est précise. L'art du romancier ayant naturellement tout mis en œuvre pour l'incarner en des hommes véritables.

Au premier abord il semble que ce monde où s'embusque la damnation puisse coïncider avec l'univers de Clouzot. *Le Corbeau, Manon* : celui qui a fait naître de telles images à l'écran paraît homme à faire vivre sur scène les créatures accablées de Graham Greene. C'était pourtant la conclusion de leur accablement !

Par une merveilleuse rencontre il y a, en effet, chez Clouzot aussi, un thème de la rédemption. Ce n'est pas moi qui le découvre, mais François Chalais. Dans l'ouvrage très sérieux qu'il vient de consacrer à Clouzot je relève cette phrase significative : « Ses filles perdues ne demandent qu'à être retrouvées. » Mais Chalais ajoute : « Ses gouapes auraient préféré jouer à d'autres jeux. » Clouzot ne reprend pas la vieille litanie qui veut que « ça soit la faute à la société ». Il ne cache pas d'où vient la faute, pour la raison qu'il n'y a pas de faute.

Il suffit de comparer pour comprendre. Mis en présence de la même trame dramatique — de la même histoire — les deux hommes devaient l'interpréter en deux sens absolument opposés. L'accord, *a priori*, était impossible.

Car un roman — s'entend un roman d'une portée générale, comme *la Puissance et la Gloire* — n'est pas seulement une histoire. C'est une vision. L'adaptateur risque (il ne s'agit plus ici de Clouzot) d'être victime du préjugé cinématographique.

Un film avant d'être film est successivement « synopsis », « continuité », « traitement », etc. A chaque étape la narration se précise, les détails s'ajoutent, les plans s'ajustent. L'auteur du film est véritablement celui qui en assure l'unité, quel qu'il soit. Mais au départ il n'y a eu qu'un canevas.

On ne peut pas réduire une grande œuvre littéraire à un canevas.

Je ne voudrais pas empiéter ici sur les domaines d'Yves Gandon ou de Denis Marion, mais il me faut choisir quelques exemples. Je m'efforcerai donc de rester objectif.

Le cas typique et extrême me paraît celui de *la Chartreuse de Parme*. On sait le morceau de bravoure que constitue dans Stendhal la bataille de Waterloo. Qu'avons-nous vu à l'écran ? Fabrice descendant de berline et déclarant à peu près : « Vous savez, j'étais à Waterloo. » Ce qui déclenchait un beau succès d'hilarité dans la salle. Que s'était-il passé ? On avait simplement gardé le canevas.

Autre exemple : *Moby Dick*, d'Hermann Melville, est une prodigieuse aventure qui oppose de façon symbolique l'homme (Achab) et la destinée... ou Dieu... ou l'idéal : je ne m'arrête pas à une interprétation particulière du thème de la baleine ! Imaginez un bonhomme pilonnant sur un pont de navire au milieu du théâtre Hébertot, vous concevrez à quoi peut se réduire une telle vision quand elle se limite au canevas. Je n'accable pas le metteur en scène ; je pense que l'entreprise était impraticable.

Le goût même de la difficulté ne suffit pas à résoudre la question : quand les charmants auteurs de la fausse *Chasse spirituelle* de Rimbaud s'attaquent à *une Saison en enfer* ou aux *Possédés* de Dostoïevsky, voire aux *Essais* de Montaigne, que prouvent-ils ? Qu'il serait tout aussi difficile d'adapter *Madame Bovary*. Le cinéma américain vient de nous en donner la démonstration.

Est-ce une attitude de parti pris ? Certes non ! L'écran dévore tant d'idées, la scène a tant besoin de se renouveler qu'il est naturel de les voir se tourner vers l'une des plus abondantes productions humaines : le roman. Qu'on ne prenne pas pourtant cette abondance pour la fécondité.

Mille précautions s'imposent dès qu'on vise plus haut que l'anecdote. Le mélange d'enthousiasme et de déconvenue qui accueillit *les Caves du Vatican* au Théâtre-Français prouve que l'auteur lui-même n'est pas toujours le plus qualifié pour exercer la transposition. *Les Enfants terribles* de Melville sont peut-être plus fidèles à Cocteau que l' *Orphée* qu'il réalisa lui-même. Gide avait « supervisé » *la Symphonie pastorale* ; je crois que Marcel Aymé s'est finalement détourné du *Passe-Muraille*. Il est difficile d'être plus respectueux d'un texte que ne le fut Bresson tournant — au bord du paradoxe — *le Journal d'un curé de campagne* ; je n'ai point à juger le résultat, mais — qu'il ait plu ou non — l'exemple est difficilement imitable. *Les Frères Karamazoff* restent de leur côté un grand moment du théâtre... Ce qui prouve que certaines réussites sont possibles. A quel prix ?

Insistons. Ce n'est point au hasard qu'un auteur adopte une forme d'expression. Il y a des sujets de romans, des sujets de films, des sujets de pièces. Il y a des idées qui appellent par une pente naturelle le long poème, le sonnet ou l'épigramme. Interrogez les écrivains : il se peut que l'hésitation se marque d'abord dans le choix d'un genre ; mais si la forme balance, elle finit toujours par cristalliser.

On pourrait même aller plus loin : écrit ou tableau ? marbre ou musique ? Chacun ne cultive pas tous les arts ; mais il y eut Michel-Ange. Et Vinci... N'ayant point le désir d'entreprendre ici une théorie de la création artistique, je conclurai simplement qu'il faut tourner le dos à Edgar Poe et à sa technique trop volontaire de la composition comme au dangereux mythe baudelairien de la correspondance.

AVEC « LA PUISSANCE ET LA GLOIRE », JOHN FORD A RÉALISÉ UN FILM « DIEU EST MORT ».

GRAHAM GREENE, AUTEUR DE « LA PUISSANCE ET LA GLOIRE ».

G.-H. CLOUZOT.

PETITES CHRONIQUES

A L'AMERICAN LEGION

En présence de nombreuses personnalités françaises et américaines Sir Charles Derby Wilkes, general commander de l'American Legion pour l'Europe occidentale, a présidé le 2 mars une remise de médailles d'or décernées par la grande association d'anciens combattants.

Outre le général Gauduchon, inspecteur général des forces de gendarmerie de la France et de l'Union française (ci-dessus), les bénéficiaires de cette distinction étaient deux officiers de gendarmerie, le commandans Prunet et le capitaine Beck, et notre confrère, M. Trajan Saint-Inès, de la Radiodiffusion française.

En leur conférant ces médailles, l'American Legion avait tenu à les remercier des éminents services qu'ils rendirent à la cause de l'amitié franco-américaine, notamment en sauvant pendant la dernière guerre des officiers et soldats de l'aviation américaine abattus en territoire occupé.

LÉGION D'HONNEUR

De nombreuses promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur ont paru récemment. Au titre de l'Education nationale et des Beaux-Arts on note Mme Nadia Boulanger, compositeur de musique, et l'écrivain T'sterstevens, promus officiers. Reçoivent également la rosette : les peintres Osterlind et Souverbie. Parmi les chevaliers figurent MM. Jean Doyen et Roland Manuel, professeurs au Conservatoire, l'organiste André Marchal, les peintres Gleizes, Hélène Marre, Terechkovitch, l'auteur dramatique Georges Neveux, Xavier de Courville, directeur de *la Petite Scène*. La Comédie-Française compte un officier, son vice-doyen Jean Yonnel, et deux chevaliers, Jean Debucourt et Henri Rollan

Au titre de la Jeunesse et des Sports le dessinateur Lefebvre Saint-Ogan est nommé chevalier.

Notons encore, à la Santé publique le docteur Guiraud, médecin chef de l'hôpital Sainte-Anne, et le docteur Vayssière, professeur à la Faculté de médecine de Marseille, tous deux promus officiers ; à la France d'outre-mer, M. Jean Chambon, secrétaire général de l'A. O. F., également promu officier.

M. Louis Joxe.

Dans la promotion des Affaires étrangères s'inscrivent trois commandeurs : MM. Maurice Dejean, ambassadeur de France, chef de la mission de liaison près le commandement allié en Extrême-Orient ; Pierre Lafond, ambassadeur de France, en retraite, et Louis Joxe, conseiller d'Etat, directeur des relations culturelles. Parmi les officiers : notre collaborateur Jacques Kayser et notre confrère Raymond Millet. M. Jean Barriol, recteur de l'Université de la Sarre. M. Maxime Jolivet, président de la Chambre de commerce française de Lausanne, sont au nombre des chevaliers.

Dans la promotion réservée au commerce et à l'industrie, MM. Louis Arpels, joaillier, et Raymond Gallimard, éditeur, sont promus officiers.

L'OPINION D'ANDRÉ ROUSSEAUX
SUR « LES MÉMOIRES D'UN INCENDIAIRE »

Dans la littérature inspirée par la dernière guerre, le livre de M. Louis Germain, *Mémoires d'un Incendiaire* (Julliard), risquerait de ne pas occuper une place très originale. Sous-lieutenant d'aviation en 1940, M. Louis Germain, évacué de France en Afrique du Nord avec son école de pilotage, vécut jusqu'à la fin de 1943 la vie militaire que plus d'un officier d'alors mena à l'écart des combats. C'est pendant la dernière année de la guerre que, venu à Londres, il participa avec la R. A. F. aux bombardements massifs qui devaient anéantir de nombreuses villes d'Allemagne.

L'aviateur bombardier est un homme à qui le « progrès » de notre siècle met entre les mains une mécanique qui détruit des villes et leurs habitants, comme d'autres mécaniques, manipulées par d'autres hommes, produisent maints services de la vie moderne. Que pense l'homme qui fait marcher cette machine à tuer ? C'est ce que nous dit M. Louis Germain en maintes pages de son livre.

Tout d'abord, le vol d'une escadre de bombardement entraîne cet homme dans un monde parfaitement inhumain. Il domine une terre d'où toute vie humaine a disparu à ses yeux. Du haut de 10.000 mètres, il n'y a même plus à chercher les hommes comme des insectes minuscules. La terre apparaît comme une planète au regard de l'astronome. On n'y voit rien bouger. Le bombardier n'a pas l'impression de travailler sur de la vie. Il a perdu contact avec les œuvres de l'homme. Tout lien est rompu avec ces signes émouvants de la vie humaine que sont un toit de maison, une cheminée qui fume, un clocher d'église. Une ville, ce n'est plus qu'un point dans le champ du viseur, un objectif.

Or si le bombardier, lui, est encore un être humain, son humanité aussi s'efface dans la seule fonction qui lui incombe : ne pas manquer cet objectif. Cela veut dire, en fait, tuer une foule d'hommes dont il ne sait même pas le nombre. Mais le guerrier qui tuait à la manière d'autrefois, en visant un autre homme en face de lui, avait conscience de son acte. Il en avait aussi la responsabilité. Pour le bombardier, atteindre l'objectif, ce n'est plus qu'accomplir avec précision une fonction technique. Suivant un ordre reçu, en faisant jouer certains repères, en exécutant certaines mises au point, en pressant sur un bouton pour finir, il a exécuté ce qu'on lui demandait. C'est-à-dire que très loin au-dessous de lui il y a des incendies, des catastrophes, des massacres d'hommes, de femmes, d'enfants brûlés et déchiquetés, un monde de souffrances hors de sa vue, des cris qui n'approchent même pas de la cabine où les instruments polis et lumineux ont exactement fonctionné. Le bombardier est un homme qui a le pouvoir d'effacer des centaines et des milliers de vies sans les voir ni les entendre, en n'étant qu'un rouage parmi d'autres dans une machinerie bien réglée.

Mais le nom d'homme est-il celui qui convient ici ? M. Louis Germain écrit là-dessus : « C'est dans cette démultiplication à l'infini de la responsabilité au travers d'innombrables rouages que réside, pour notre société, le vrai, le mortel danger. De comités en commissions, de commissions en états-majors, l'ordre de bombardement tombe dans une cascade d'échelons et vient se répercuter sur le bombardier qui, lui, va exécuter, n'étant ni plus ni moins responsable que les autres. » Il n'y a plus ni ardeur, ni haine, ni aucune passion qui habite un cœur d'homme dans ce froid devoir professionnel : faire un beau bombardement et avoir de bons résultats.

Il faudrait ajouter que cette exigence inhumaine de la guerre totale fait elle-même partie d'un engrenage : celui où nous fait entrer le monde totalitaire. Qu'une conscience d'écrivain exprime un sentiment d'insurrection contre cet esclavage, c'est un signe que la liberté veut vivre malgré tout, dans un monde où elle se sent cernée. Mais le plus grand malheur est qu'il n'y a pas d'autres moyens que monstrueux pour lutter à armes égales contre les monstrueuses puissances où la personne humaine est engloutie.

LE GÉNÉRAL KŒNIG A L'INSTITUT

L'Académie des sciences morales et politiques, qui avait à désigner un membre libre pour occuper le fauteuil rendu vacant par le décès d'André Honnorat, a choisi le général Kœnig, inspecteur général des forces françaises en Afrique du Nord, membre du Conseil supérieur de la guerre. Le général Kœnig a été élu au premier tour par 24 voix contre 5 au docteur Armand-Delille et 5 à M. Joseph Zamanski.

LES GRANDS PRIX DES GENS DE LETTRES

Il y a encore des poètes, et c'est à l'un d'eux, qui mérite d'être nommé un grand poète, Vincent Muselli, que la Société des Gens de Lettres a décerné l'un de ses grands prix. D'ascendance pour partie corse et pour partie mancelle, Muselli est né en 1879. *Les Travaux et les jours* furent son premier recueil, que suivirent plusieurs autres où s'atteste une maîtrise reconnue et saluée dès son début.

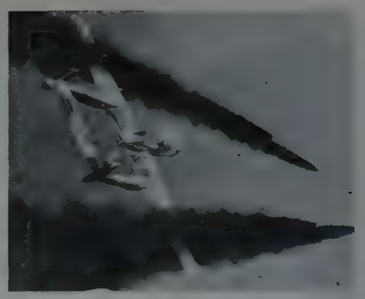
L'autre grand prix des Gens de Lettres, également d'une valeur de 50.000 francs, est allé à Maurice Toesca. Universitaire, docteur ès lettres, il a à son actif une œuvre déjà importante de romancier et d'essayiste.

LES GRANDES VENTES

Un très beau portrait du fermier général La Pouplinière, œuvre de Van Loo, qui avait figuré dans plusieurs grandes collections, a été adjugé 331.000 francs par Me Couturier et M. Rousseau. Dans une vente de livres, Me Bivort, ayant pour expert M. Chrétien, a obtenu 400.000 francs pour *Parallèlement*, de Verlaine, avec des lithographies de Bonnard. De leur côté Mes Ader et Chauvin ont terminé la quatrième vente de la bibliothèque de Paul Gavault, l'auteur dramatique, sur un total de 2.200.000 francs. Signalons aussi une charmante et rare collection de pots à fard qui a été vendue par Me Etienne Libert, assisté de M. Gaston Lefebvre, 177.000 francs. Un grand parfumeur parisien s'est rendu acquéreur de plusieurs de ces jolis objets.

Au cours d'une vente qui avait lieu rue de Richelieu dans la salle de l'administration des Domaines ont été adjugés des tableaux, des meubles et des tapisseries ramenés d'Allemagne en France par les soins de la commission de récupération des œuvres d'art. Le plus haut prix a été atteint par une charmante et petite toile (0 m. 60 × 0 m. 75) attribuée à Lancret. Elle représente *la Maréchale de Luxembourg et sa famille*, et Me André Colombier en a obtenu 3.200.000 francs.

Au cours de cette même vente, une peinture sur bois de Van Ostade a fait 705.000 francs, tandis qu'une toile à sujet mythologique attribuée à Boucher atteignait 126.000 francs.



UN EXPLOIT PHOTOGRAPHIQUE

Cet étonnant document a été couronné par l'Association des photographes de presse suédois comme étant la plus belle photographie de l'année 1950. Pris au cours de récentes manœuvres de l'aviation suédoise, il représente un chasseur à réaction encadré par la fumée noire des fusées qu'il vient de lancer sur un objectif.

LES CONFÉRENCES DES AMBASSADEURS

Les conférences des ambassadeurs ne remportent pas un succès moindre cette année que les années précédentes. Des hommes politiques connus viennent à la salle Chopin entretenir le public des problèmes qui se posent à l'attention générale. C'est ainsi que M. Robert Schuman a recherché comment le Français d'aujourd'hui peut concevoir l'Europe. De son côté, M. Edgar Faure, avec l'éloquence précise qu'on lui connaît, a su intéresser vivement son auditoire à ce sujet difficile : « les Finances publiques, expression de la volonté nationale. »

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

A notre époque où torture, drame, déformation systématique sont de mise dans la peinture pour engendrer des monstres sortis de cerveaux primaires qui se targuent d'intellectualisme, on ne peut qu'apprécier davantage l'émotion sensible d'un peintre tel que Thérèse Debains. Elle fait partie de ces vrais artistes qui se servent du réel, mais le transforment selon leur propre vision.

Faisant abstraction de tout snobisme, délaissant l'absurde démagogie et l'intellectualisme théorique de quelques esprits fumeux mais dénués de toute sensibilité artistique, Thérèse Debains rêve de paysages sereins et lumineux baignés d'atmosphère. Ses fleurs légères, impalpables corolles aux tons soutenus, vibrants, vivent dans une douce lumière, « dans un monde fermé aux bruits et aux coups », comme le dit Edouard Goerg dans sa préface. Son exposition actuelle à la Galerie André Weil rassemble une œuvre importante dans laquelle apparaît toute la délicatesse d'une femme mêlée à l'autorité créatrice d'un peintre de talent.

MAURICE SÉRULLAZ.

GALERIE

CERCLE VOLNEY, 7, rue Volney
PAUL BRET, peint.
Gertrude **P. BRET**, sculptures
De 14 à 18 h., dimanche excepté

PROGRAMME

DIMANCHE 18 MARS

441 lignes

11 h., les Rameaux en l'Eglise Saint-Gervais ; 17 h. 30, « Formule B 92 », film ; 21 h. 15, Ingrid Bergman et Roberto Rossellini ; 22 h. 15, La femme chez elle.

819 lignes

10 h. 30, Emission religieuse ; 16 h., Ingrid Bergman et Roberto Rossellini ; 20 h. 45, « L'Enfer de la Jalousie », film.

LUNDI 19 MARS

441 lignes

21 h. 15, « Ralph le Vengeur », film (1er ép.) ; 21 h. 30, « L'Enfer de la Jalousie ».

819 lignes

20 h. 45, « Formule B 92 ».

MARDI 20 MARS

441 lignes

17 h., Mires ; 21 h. 19, Musique à tous les étages.

819 lignes

15 h. 30, Mires ; 20 h. 45, Ralph le Vengeur (1er ép.) ; 21 h. 45, Musique à tous les étages.

MERCREDI 21 MARS

441 lignes

12 h. 45, court métrage ; 17 h. 30, L'Italie ; 18 h., La femme chez elle ; 21 h. 45, Ralph le Vengeur (2e ép.) ; 22 h., « Vampires » (film).

819 lignes

16 h. 30, La Femme chez elle ; 20 h. 45, Portraits de New-York.

JEUDI 22 MARS

441 lignes

17 h. 30, Les aventures de Televisius ; 21 h. 15, Portraits de New-York.

819 lignes

16 h., Les aventures de Televisius ; 21 h. 15, Ralph le Vengeur (2e ép.) ; 21 h. 30, « Vampires ».

VENDREDI 23 MARS

441 lignes

12 h. 45, court métrage ; 17 h., Mires ; 21 h. 15, Ralph le Vengeur (3e ép.) ; 21 h. 30, « Le Somnambule », pièce de Pont de Veil.

819 lignes

15 h. 30, Mires ; 20 h. 45, « La Mascotte », film.

SAMEDI 24 MARS

441 lignes

21 h. 30-22 h. 45, « La Mascotte ».

819 lignes

15 h. 30, « Le Somnambule » ; 20 h. 45, Ralph le Vengeur (3e ép.).

TOUS LES JOURS

441 lignes

12 h. 30 (sauf dim. et lundi) et 21 h. (sauf dim. 21 h. 5), Journal ; 13 h. (sauf dim. et lundi) Télé-Paris.

819 lignes

13 h. (sauf dim. et lundi), Télé-Paris : 13 h. 20 (sauf dim. et lundi) et 20 h. 30, Journal.

PETITES CHRONIQUES

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA PSYCHOLOGIE DE L'ENFANCE :

Armand Lanoux, *l'Enfant en proie aux images* (Labergerie, 108 pages in-4°). C'est le premier volume d'une « collection Antidote » consacrée à dénoncer les « mensonges et les scandales » dont le public est victime. A vrai dire, un « dossier » plutôt qu'un livre. Nous ne réalisons pas la puissance de suggestion que le film exerce sur l'enfance : c'est cependant là un des problèmes les plus importants de notre époque. Le cinéma a fini par tenir, dans la vie psychologique d'une nation, une place plus importante que le théâtre ou la littérature. Même sans entrer dans une salle de projections, il suffit de jeter un coup d'œil sur les affiches placées à la porte pour se rendre compte des dangers auxquels l'imagination de l'enfant est exposée : scènes de gangstérisme ou de terreur, drames passionnels, aventures tragiques. « J'ai vu dans mes rêves de grands hommes qui se battaient, puis, d'autres fois, des pieuvres monstrueuses qui m'étouffaient », a dit un enfant à l'auteur. 51 % des rêves de garçons, 59 % des rêves de filles seraient la réminiscence des scènes vues à l'écran.

Le cinéma n'est pas seulement un prodigieux excitateur de la sensibilité enfantine ; il flatte chez l'enfant le goût de l'évasion et lui inspire le refus de la réalité ambiante.

Il y a là une déformation dangereuse ; plusieurs associations se sont fondées pour réagir contre ce mal, dont trop peu de familles semblent s'aviser. L'auteur suggère qu'une campagne soit menée auprès des parents pour les mettre en face de leurs responsabilités et qu'une législation de protection, réduite au minimum, mais respectée, soit mise au point ; enfin, que des cinémas pour enfants projettent à la fois des films conçus et réalisés pour eux et des films pour adultes triés. Lucien Descaves disait : « On a laissé les enfants aller au cinéma ; le moment est venu pour le cinéma d'aller aux enfants. »

LA CONCEPTION CHRÉTIENNE DU MARIAGE :

Daniel-Rops, le R. P. Riquet, Jacques Madaule, Gustave Thibon, *le Couple chrétien, l'amour et le mariage devant l'Eglise* (Amiot-Dumont, 258 pages). Ce livre s'ouvre sur l'évocation, par Daniel-Rops, d'une union qui, si elle n'eut rien de passionné, reste, par sa dignité et sa fidélité, le modèle du couple chrétien : celle de saint Louis et de la reine Marguerite.

Tout le problème de la finalité du mariage est ainsi posé au seuil d'un ouvrage dont les références vont des apôtres et des pères de l'Eglise à Péguy et à Claudel.

« Le mariage est construit pour la durée, l'amour est bâti pour le moment. » Proust a parlé des « intermittences du cœur ». Mais l'union de deux êtres réside dans la stabilité et la permanence. Il n'est pas le couronnement, mais la transformation, la sublimation de l'amour profane.

Le Père Riquet rappelle que la doctrine constante de l'Eglise assigne au mariage une finalité qui va au delà de la procréation et de l'éducation des enfants. Elle doit être entendue, dit-il, dans un sens plus large, comme une mise en commun de toute la vie, « le don généreux qu'une créature humaine fait à une autre de sa propre personne, pour la durée de son existence, en richesse comme en pauvreté, en santé comme en maladie, dans le meilleur et dans le pire ».

ALBERT MOUSSET.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Fondée en 1751 par saint Ignace de Loyola et saint François Borgia pour l'enseignement de la philosophie et des humanités, l'Université grégorienne de Rome vient de fêter son quatrième centenaire.

Le groupe catholique du lycée Jules-Ferry de Paris a organisé, comme chaque année, sa grande manifestation, que présidait Mgr Bressolles. M. l'abbé Richard, directeur du mouvement « Pour l'unité », a prononcé une allocution.

Parmi les nouveaux chevaliers de la Légion d'honneur nous avons relevé les noms du R. P. Jean de Matha Thomas, assomptionniste et dernier curé de Saint-Louis-des-Français à Moscou, et de Mgr Louis Pichard, doyen de la faculté des lettres à l'Institut catholique de Paris.

Pour fêter l'anniversaire du couronnement de S. S. Pie XII, le mouvement « Pour l'unité du monde par l'Eglise catholique » avait organisé, à la salle Pleyel, sous la présidence de S. Exc. Mgr Feltin, une grande réunion à laquelle assistait le nonce apostolique, Mgr Roncalli. Au cours de cette manifestation, dont la partie artistique était assurée par des chœurs polonais, vietnamiens, africains et basques, MM. Pierre André, Edmond Michelet, Maurice Schumann, Roger Millot, président international de « Pax Romana », et M. l'abbé Richard, président du mouvement « Pour l'unité », ont exalté la généreuse action du Saint-Père, qui, dans notre monde troublé, s'est institué le défenseur de la liberté humaine.

L'UNION LIBÉRALE MONDIALE

Le XIVe comité exécutif de l'Union libérale mondiale vient de tenir ses assises à Paris. Il y était place de Valois l'hôte du parti radical, qui avait délégué pour suivre ses travaux l'un de ses vice-présidents M. Paul Devinat, ancien ministre, et Me Jean Contard, avocat au Conseil d'Etat. L'U. L. M., qui s'est affirmée le champion résolu de toutes les libertés, tiendra son prochain congrès au mois d'août, en Suède, à Upsal.

Mme S. Crémieux, sénateur radical du Gard, qui représente les femmes françaises à l'U. L. M., avait tenu à organiser en l'honneur de son président, l'éminent écrivain Salvador de Madariaga, et des délégués étrangers une brillante réception à laquelle assistaient notamment Mme Thomé Patenotre, sénateur, M. René Mayer, garde des Sceaux, M. le ministre Giacobbi, M. le président André Marie, M. Gaillard, ancien ministre, et M. Jacques Fourcade.

CHAMPIONS DE BASSE-COUR

La Cinquième Exposition internationale agricole, qui s'est tenue comme chaque année à la porte de Versailles, comprenait une section d'aviculture qui a obtenu le plus grand succès.

On y voyait vraiment les plus splendides spécimens des différentes races d'animaux de basse-cour, et c'était plaisir de pénétrer

dans l'immense volière pour y admirer coqs, poules et pigeons, sans oublier les lapins au soyeux pelage, mâchonnant perpétuellement. Le jury eut bien du mal parfois à départager les mérites des concurrents. Nos photographies montrent des pigeons blancs à queue de paon et un imposant coq de Houdan à la batailleuse allure.

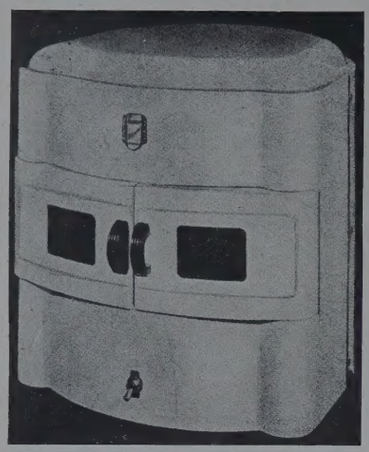
LE « LIVRE DE RAISON » REVIENT EN FRANCE

Le fameux *Livre de raison* de Montaigne, joyau de la collection Wilmerding, que les bibliophiles ont pu récemment admirer à Paris et dont nous avons donné la reproduction dans notre numéro du 3 février dernier, a été vendu à New-York en même temps que les autres livres rares rassemblés par le réputé collectionneur. On sait qu'il s'agit d'un exemplaire de l'*Ephemeris Historia*, de Beuther, sur lequel l'auteur des *Essais* a noté au jour le jour les événements concernant sa famille. M. Wilmerding l'avait acheté à Londres, en 1935, environ 860.000 francs. Le gouvernement français, par l'entremise de l'expert M. Pierre Bérès — que l'on voit sur notre photographie tenant le précieux ouvrage — s'est porté acquéreur à la vente de New-York et a racheté le *Livre de raison* 7.400.000 francs. Il sera remis à la Ville de Bordeaux dont Montaigne fut maire.

PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES

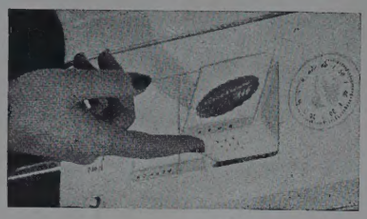
CUISINE AUX INFRA-ROUGES

Cette cuisinière à radiations infra-rouges permet l'utilisation directe des produits congelés. Elle supprime, en outre, l'usage des casseroles et des marmites. Les rôtis sont placés sur une plaque de verre; les aliments contenant de la graisse sont enveloppés dans une feuille de cellophane.



SALIÈRES PERFECTIONNÉES

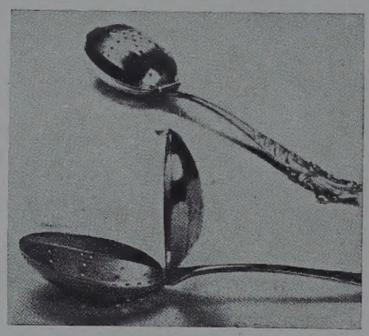
Les derniers modèles de cuisinières automatiques sont munis, entre les cadrans servant au réglage des différents feux, de deux minuscules compartiments que le thermostat maintient à une température constante. Dans ces compartiments s'encastrent deux sau-



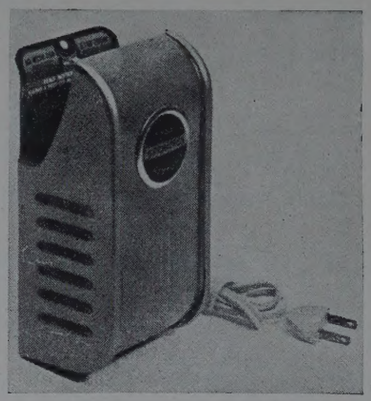
poudreuses contenant sel fin et poivre, qui se trouvent ainsi préservés de toute humidité.

CUILLER A THÉ

Voici la véritable « cuiller à thé » : chacun utilise exactement la quantité qui lui convient et obtient une infusion « à point », faite directement dans la tasse.



LE GERMITRON



Cet appareil électronique à rayons ultraviolets à un double objet : il détruit les microbes et il désodorise les appartements. Grâce à sa taille et à son poids réduits on le transporte aisément d'une pièce à l'autre.

TÉLÉPHONE LUMINEUX

Des anneaux de métal phosphorescents s'adaptent aux extrémités du récepteur téléphonique : ainsi peut-on répondre à un appel nocturne sans allumer de lampe.

SAC A LINGE

Remplaçant la corbeille à linge, un sac étanche de matière plastique est muni d'un dispositif qui permet de l'accrocher à l'épaule pour le transport et de le fixer à la corde du séchoir tandis que sont épinglées les pièces qu'il contient. Utilisable pour le linge à repasser, il conserve indéfiniment le degré d'humidité désirable.

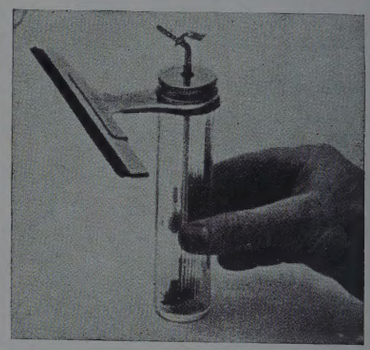
CENDRIERS EXPRESS

Des cendriers qui se jettent après utilisation se vendent à la douzaine dans les *drug-stores* américains. Faits d'une mince feuille métallique, ils sont présentés en toutes couleurs.

LE NETTOYEUR DE VITRES

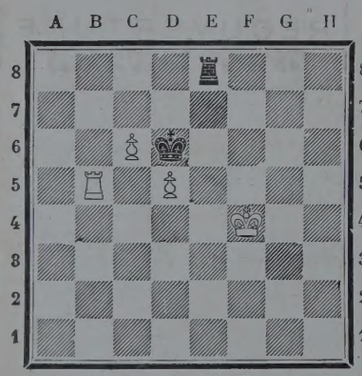
Pour nettoyer les vitres en une seule opération il suffit de passer de haut en bas ce petit appareil empli d'eau. Une pompe mécanique asperge de fines gouttelettes une lame de caoutchouc fonctionnant à la façon d'un essuie-glace d'automobile ; l'essuyage est immédiat.

C. T.



LES ÉCHECS (N° 85)

Solution de l'étude n° 86, par André Chéron.



Trait indifférent. Partie nulle.

La défense n'est difficile que si les noirs ont le trait.

TRAIT AUX NOIRS

Le seul coup qui fasse nulle est 1. ... Té8-a8 !

Après ce coup, et en admettant que le roi blanc et la tour noire jouent seuls, les seuls coups des noirs qui fassent nulle, sont :

sur R blanc é4, d4 ou ç4, T noire a4+ ! ;

sur R blanc b4, T noire a1 ! ;

sur R blanc é3, d3 ou ç3, T noire a3+ ! ou a8 ! (mais non Ta7 ?, Tb5-b7 ! gagne) ;

sur R blanc b3, T noire a8 ! ou a7 ! (si, sur Ta7 !, Tb5-b7, Ta7×b7+ ! Nulle).

SOLUTION

Les noirs appliqueront les principes précédents et ne perdront pas de vue que si la tour blanche réussit à parvenir sur d7 sans perdre de pion, les blancs gagneront.

1. ... Té8-a8 !. — 2. Rf4-é4, Ta8-a4+ !. — 3. Ré4-d3 (si 3. Ré4-é3, Ta4-a3+ ou a8 nulle ; et non 3. ... Ta4-a7 ? ; 4. Tb5-b7 gagne, Ta7-a3+ ; 5. Ré3-d2 !!, Rd6×d5 ; 6. ç6-ç7, Ta3-a8 ; 7. Tb7-b8 gagne). — 3. ... Ta4-a3+ ou a8. — 4. Rd3-ç4, Ta4+ !. — 5. Rç4-b3 (5. Tb5-b4, Ta4-a5 ; 6. Tb4-b8 ou b7, Ta5-ç5+ ! et Tç5×d5). — 5. ... Ta4-a8 ! ou a7 ! (et non 5. ... Ta4-d4 ? qui serait réfuté de manière inattendue par 6. Tb5-ç5 !! menaçant 7. ç6-ç7. Si 6. ... Rd6×ç5 ; 7. ç6-ç7 fait dame, Td4-b4+ ; 8. Rb3-a3 ! Ou si 6. ... Rd6-ç7 ; 7. Rb3-ç2 ! met les noirs en zugzwang, Td4-h4 ; 8. d5-d6+ gagne. D'autre part 5. ... Ta4-a1 ? perdrait à cause de 6. Rb3-b4 ! gagne, comme on le verra plus bas, dans l'analyse de 1. ... Té8-h8 ? La clef de la défense est dans cette position R blanc b4 et T noire a1, qui est nulle si les blancs y ont le trait, mais est gagnée si les noirs y ont le trait). — 6. Rb3-b4, Ta1 !! (et nous voilà dans la position critique, mais avec le trait aux blancs). — 7. Tb5-a5 (si 7. Tb5-b7, Rd6×d5 nulle). — 7. ... Ta1-b1+. — 8. Rb4-ç3 (une colonne manque à gauche de a pour que les blancs puissent gagner. Si 8. Rb4-ç4, Tb1-ç1+ ; 9. Rç4-b5, Rd6×d5 nulle. Si 8. Rb4-a4, Tb1-b2 ou b8 ; 9. Ta5-b5, Tb2-a2+ ou Tb8-a8+ nulle ; ou 9. Ra4-a3, Tb1 nulle). — 8. ... Tb1-ç1+. — 9. Rç3-b2 (le roi blanc est forcé de reculer à la deuxième traverse pour mettre fin aux échecs, car s'il allait sur é8, il suivrait Tf1-h1 ! Nulle. Si 9. Rç3-d2, voir A). — 9. ... Tç1-h1 !

Lorsque le roi blanc est sur d2, ç2, b2 ou a2, la tour noire doit aller sur h1 ou h3 (pour interdire la troisième traverse au roi blanc) si la tour blanche est sur a5, mais aller sur h8 si la tour blanche est sur b5.

ANDRÉ CHÉRON.

(A suivre.)

L'ACTUALITÉ MISE EN GRILLE

Solution du problème n° 1

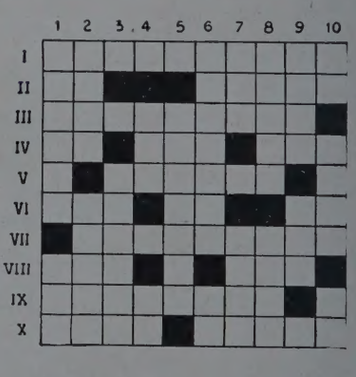
HORIZONTALEMENT. — I. Agent. — C. A. — II. S. R. — (Salvator Rosa). — Arbacès. — III. Timbre (la Journée nationale du timbre du 10 mars). — A. T. P. (R. A. T. P.) Régie autonome des transports parisiens). — IV. I. Q. — Ré. — Ar. — V. Q. U. — Isoloir. — VI. Levé (pied levé). — Delta (le Delta tonkinois). — VII. Atala. — VIII. Inde (différend avec le Pakistan au sujet du Cachemire). — IX. Colombe (la pièce « rose et noire » d'Anouilh). — X. Linotte (« Tête de linotte » qui se joue aux Noctambules). — Or.

VERTICALEMENT. — I. Istiqlal (le parti extrémiste africain). — 2. Riquet (à la Houppe). (Le R. P. Riquet qui prêche le carême à Notre-Dame.) — Ci. — 3. Vagon. — 4. Gabriel (l'Archange Gabriel qui vient d'être proclamé patron des télégraphistes et des téléphonistes par la Sacrée Congrégation des rites). — Lô. — 5. Erres. — Abot. — 6. N. B. E. — O. D. (Odet). — M. T. — 7. Ta. — Ale. — I. B. E. — 8. Caroline (le film « Caroline chérie »). — 9. Cet. — I. T. — 10. — Aspirateur (l'aspirateur, qui figure dans de nombreux stands au Salon des arts ménagers).

Plusieurs mots figurant dans cette grille se rapportent à l'actualité. S'ils ne sont pas tous dans le « Nouveau Petit Larousse illustré », vous avez dû cependant les remarquer ces jours derniers à la lecture des journaux... Mais les reconnaîtrez-vous sous les définitions derrière lesquelles ils se cachent ?

Problème N° 2

HORIZONTALEMENT. — I. Ses habitants déclarent qu'ils se sentent sur le continent comme des « poissons sans eau » (10). — II. Sur une gamme (2). — Manque vraiment de mélodie (5). — III. Peste dont la menace pèse sur le monde entier (9). — IV. Adverbe (2). — Ignorant, est dangereux (3). — Appartient à un monde fantastique (3). — V. Forcément dans ses petits souliers (6). — VI. S'allie à la blancheur (3). — Aisé à franchir (2). — Fin d'infinitif (2). — VII. D'après Bossuet, notre vie en est un continuel (9). — VIII. En marchant (3). — Doit obéir à son père (3). — IX. Un futur trait d'union (8). — X. Reçu par une mer nordique (4). — Mon père en possède un (5).



VERTICALEMENT. — 1. Certainement pas les premiers venus (6). — Confitures et truffes (3). — 2. A une fâcheuse tendance à cracher (4). — Comté qui passe pour une petite Suisse (5). — 3. Figaro, dit-on, ne l'admettrait pas cette année (6). — 4. Ce ne sont pas des initiales pour MM. Dupont et Durand (3). — En vente (2). — 5. Bien établie dans une position (7). — 6. Date, pense-t-on, de Platon et d'Aristote (7). — Points (2). — 7. Vous pouvez vous en faire une (3). — La chaleur le laisse froid (4). — 8. Très étudié depuis quelque temps (5). — 70 centimètres renversés (4). — 9. Titre d'opéra (4). — Près d'un rideau (3). — 10. En ronde (2). — Beaucoup de nouveaux kilowatts (4). — Note (2).

J. DERCY.

IMAGES D'OCÉANIE

Sous ce titre une intéressante exposition a réuni durant une quinzaine, à la Galerie de l'agence de la France d'outre-mer, des œuvres d'artistes qui sont allés demander des motifs d'inspiration aux îles océaniennes. Gauguin occupait la place d'honneur avec des gravures sur bois. Autour de lui s'étaient groupés, avec des peintures, des gouaches, des dessins, des gravures et des céramiques, Morillot, Bernard, Jacques Boullaire, Fabiano, Heusel, Hurni, Huze.

COURRIER MEDICAL

Le juste prix

Il s'agit du juste prix de la Sécurité sociale. Il est certain qu'on ne peut admettre que ce juste prix soit celui qui permet de soutenir une mauvaise gestion, quelle qu'en soit la raison. Mais il existe un fait définitivement acquis, c'est l'intégration dans notre économie d'une part de salaire affectée d'avance à une utilisation sanitaire.

Or il se trouve que parallèlement se développe tout un ensemble de moyens diagnostiques et thérapeutiques de très grande valeur dont le coût est tel qu'il grèverait irrémédiablement un budget ordinaire.

Ces deux faits : salaire à utilisation bloquée, développement considérable du coût des traitements, sont si étroitement liés qu'on ne pourrait plus pratiquement éviter la constitution de caisses spéciales pour subvenir à ce qui est un besoin nouveau, mais réel. C'est pourquoi il existe le juste prix, qu'il faut payer puisqu'en contre-partie nous savons que le bilan-santé du pays en dépend dans des proportions qu'on ne pouvait envisager lorsque la Sécurité sociale est née.

R.-J. M.

POUR LES AMATEURS DE CAFÉ

Cette nouvelle cafetière réalise un progrès décisif. Elle conserve en effet toute sa saveur au café, qui, grâce à elle, n'est ni bouilli ni passé à la vapeur. De plus, elle va directement sur un réchaud électrique et peut être utilisée à la fois pour faire et pour servir le café.

COURRIER MUSICAL

La participation de l'I. N. R. (sœur bruxelloise de notre Radiodiffusion française) à l'un des récents concerts de l'Orchestre national nous a valu, sous la direction de Franz André et avec le concours des chœurs de femmes, l'audition remarquable d'une œuvre maîtresse de Darius Milhaud, *les Euménides,* dernière partie, après *les Choéphores* et *Agamemnon,* de l'*Orestie* d'Eschyle dans la traduction de Paul Claudel. Certes, Milhaud possède le sens de la tragédie antique. L'œuvre est presque exclusivement morale ; l'action dramatique nous met en présence d'Oreste qui va répondre du meurtre de sa mère et d'Egisthe devant le tribunal de l'aréopage où siègent les déesses redoutables. La partition se libère lentement de l'angoisse qui pèse sur les deux tiers du drame ; des chœurs parlés sur lesquels, au martèlement des percussions, s'enchaîne une sombre symphonie de cuivres et de bois, la transition s'opère par la vocalise suraiguë du soprano, présage de pardon des divinités bienveillantes au coupable ; et bientôt, à travers les ténèbres dissipées, la lumière éclate sur le rythme de danse populaire du finale détendu, joyeux, attestant la sanction définitive de la foule au jugement des Euménides.

La même semaine, l'Association française d'action artistique patronnait le concert des œuvres d'Hector Villa-Lobos, le plus considérable représentant de la musique du Brésil. L'auteur, au pupitre, a recueilli les hommages d'un public enthousiaste pour ses compositions d'une personnalité complexe et attachante (*Bachianas Brasileiras, Choros 9*), où l'invention se fertilise d'éléments folkloriques savamment intégrés à la thématique.

A cet accueil de la France aux musiciens du monde participe efficacement aussi l'Organisation des Nations Unies, qui, sous les auspices du Conseil international de la musique, présente régulièrement devant un auditoire averti des œuvres inédites sous ce titre amical : « le Banc d'essai des jeunes compositeurs. » Roland-Manuel confère à ces talents neufs le prestige de sa parole brillante et persuasive ; les noms de Marina Scriabine et de Michel Ciry vous sont peut-être inconnus aujourd'hui. Mais qui sait, demain... Car l'on est en droit de penser que, désormais, tout jeune musicien a sa chance.

L. Maurice-Amour.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Les partitions colorées de musique descriptive et à programme, génératrices de rêves, sont à la mode en matière radiophonique. Elles offrent l'avantage sur la musique classique de permettre à l'imagination des auditeurs de s'exercer sans frein. Les sonorités chatoyantes, caressantes ou vives de ces pages les séduisent particulièrement ; voilà pourquoi les danses, qui, au premier abord, ne semblent pas faites pour la scène des ondes recueillent pourtant un brillant succès. Dans ces conditions, l'orchestre de Toulouse n'a pas craint de faire entendre le ballet de *Siang-Sin,* écrit par Georges Hue. La partie visuelle du spectacle détourne peut-être au théâtre l'attention du public de la partition, qui vaut d'être goûtée dans le calme du foyer où elle apporte un élément de gaîté. C'est aussi au théâtre que Jean Clergue, animateur de l'ensemble symphonique, emprunta l'ouverture de *la Fiancée vendue,* opéra de Smetana, qui fut interprétée avec éclat.

Le maître Eugène Bigot a conduit une fort belle séance, consacrée en partie, comme il se doit pendant cette année du souvenir, à Vincent d'Indy, dont le pittoresque *Poème des rivages* fut détaillé avec le soin particulier que l'excellent chef apporte à toutes ses réalisations. Miguel Candéla se montra le soliste sensible du *Concerto* de Lalo, dont il tint la partie de violon. La seconde moitié du concert offrait elle aussi beaucoup d'attraits. Le compositeur Villa-Lobos était venu au pupitre pour animer sa *Septième Symphonie,* dont il offrait la première audition en France. Elle porte en sous-titre la mention : « Odyssée de la paix. » Le commentaire en est curieux. Des montagnes ont surgi sur le chemin de la vie humaine. Pour aller au-devant de la paix, il faut détruire ou franchir les obstacles. Quatre parties sont nécessaires pour développer l'idée du musicien. Elles sont construites avec art et très différentes les unes des autres. Un lien puissant les unit pourtant, la richesse de l'inspiration et la sûreté de l'écriture très savante. A l'allégro vivace, incisif, violent, succède un mouvement lent. Chaque partie est amplement développée dans cette œuvre de valeur, allante et animée d'un souffle ardent. Une seconde audition permettrait mieux encore d'en apprécier l'esthétique. Les deux derniers mouvements sont rapides, aussi bien le scherzo que l'allégro terminal. Ils couronnent parfaitement une belle partition qui mérite de prendre place au répertoire symphonique international.

W.-L. Landowski.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Simon Arbellot : *J'ai vu mourir le Boulevard* (Editions du Conquistador).

L'auteur, un des meilleurs chroniqueurs de sa génération, ressuscite avec brio dans ce livre de souvenirs la vie de l'entre-deux-guerres avec ses gloires, pas toujours authentiques. Son observation, qui s'exerce avec ironie sur les choses et sur les gens, enchantera les amateurs de la petite histoire parisienne. D'illustres personnages — et d'autres qui le furent moins, mais qui ne manquaient certes pas de pittoresque — surgissent à l'appel de leurs noms. De nombreux portraits, de piquantes révélations et même d'émouvantes confidences ajoutent à l'attrait de ce livre.

L'éminent conservateur de Versailles, M. Mauricheau-Beaupré, dont nos lecteurs ont maintes fois apprécié l'élégante et sûre érudition, vient de publier sous le titre *Palais et jardins du Grand Siècle* un important ouvrage sur l'architecture au XVII[e] siècle et son évolution à travers les règnes d'Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV. De belles et nombreuses photographies, dont chacune est accompagnée d'une notice claire et documentée, complètent ce livre qui retiendra l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'art.

AUX ARTS MÉNAGERS

A la demande des fabricants de papiers peints, un jeune décorateur, Régis Manset, a créé au Salon des Arts ménagers un ensemble dont le succès a été très vif. Il a composé une jolie place de village avec sa mairie, son kiosque à musique, la maison du notaire, etc.

Pour fêter le succès de cette rotonde-exposition, le Comité de propagande des fabricants de papiers peints de France a donné un élégant cocktail qui réunissait de nombreuses personnalités du monde des affaires, de la presse et de la publicité.

RÉOUVERTURE
Le Choiseul
AMBOISE :::: Téléph. : 2-81
Dans son cadre verdoyant, à l'ombre de ses arbres centenaires, vous goûterez le calme reposant des bords de la douce Loire. Vous aimerez son luxueux confort et ses délicieuses spécialités.

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

St-PAUL (mer à montagne), Alpes-Maritimes.
PENSION JEANNE-D'ARC chez ROBERT.
Tél. 64. Cuisine régionale. Tout confort. Terrasse, calme, repos, soleil.

PETITE ANNONCE

Directeur et fondateur compagnie navigation cabotage, capitaine au long-cours, ancien commandant de navires, ancien pilote, officier de marine de réserve, père de cinq enfants en bas âge, recherche situation en rapport. Accepterait commandement avec participation grandes pêches ou navigation commerce, ou missions spéciales ou direction entreprises maritimes. Colonies, Etranger, indifférent. Ecr: HAVAS 220.729, r. Vivienne, 17.

BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE
A INTÉRÊT PROGRESSIF
PRIX D'ÉMISSION : 9.700 Frs
VALEUR DE REMBOURSEMENT :

Avant 3 mois	9.700	Après 2 ans	10.400
Après 3 mois	9.760	— 2 ans ½	10.650
— 6 mois	9.830	— 3 ans	10.900
— 9 mois	9.910	— 3 ans ½	11.150
— 1 an	10.000	— 4 ans	11.400
— 1 an ½	10.180	— 4 ans ½	11.680

APRÈS CINQ ANS : 12.000 Francs
TAUX D'INTÉRÊT PROGRESSIF DE 2,40 A 4,60 %
ANONYMES ET EXONÉRÉS
DE TOUS IMPOTS FRAPPANT LES VALEURS MOBILIÈRES, DE LA SURTAXE PROGRESSIVE (IMPOT GÉNÉRAL SUR LE REVENU)
REMBOURSABLES SANS AUCUNE FORMALITÉ AU JOUR CHOISI PAR LE SOUSCRIPTEUR
55

ÉVIAN-LES-BAINS
FACE A LA SUISSE
14 km. de Lausanne - 40 km. de Genève
ACHETEZ UN APPARTEMENT
ou STUDIO à la
RÉSIDENCE du PRÉ-RIANT
sur les bords du Lac Léman
1, 2, 3 et 6 PIÈCES CONFORT, PARC 1 ha, PLAGE et DÉPENDANCES.
RENSEIGNEMENTS, PLANS ET NOTICE SUR DEMANDE.
S'adresser à Mr ROBERT MINGUET
Villa "Blanche-Neige" à EVIAN — TEL. 4-43

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

AVEC TRAITEMENT "500"
NE SE FROISSE PAS